

Elouges-Monceau. — Panorama



**INFLUENCE DE LA "MAISON DU PEUPLE" D'ELOUGES
SUR LA POPULATION DU VILLAGE
PENDANT TROIS QUARTS DE SIECLE**

François DERRIDER

En guise d'ouverture ...

Il est toujours agréable, intéressant et indispensable, pour le jeune député que je suis, de pouvoir compter sur des personnalités comme François Derrider.

Agréable, car François Derrider raconte avec passion la vie de nos grands-parents ...

Intéressant, car des personnalités comme lui sont une partie de l'histoire de nos régions ...

Indispensable, car le témoignage qu'il nous propose raconte l'épopée glorieuse et difficile de la Maison du Peuple d'Elouges ...

Son ouvrage est un témoin du passé, du présent, mais aussi, j'ose l'espérer, un exemple de courage et de volonté pour les générations qui montent.

Il est clair que son étude est une nouvelle pierre apportée à l'édifice socialiste élougeois qui apparaît plus solide que jamais.

Qui peut s'enorgueillir d'une histoire locale plus que centenaire ?

Tous ceux qui ont connu de près ou de loin la Maison du Peuple d'Elouges pourront apprécier à sa juste valeur ce travail minutieux qui est et restera un témoignage indéniable de cent années de courage et de lutte pour l'éducation de tous.

Yvon HARMEGNIES
Député



PRÉFACE

Il est rare que l'on s'attarde à raconter l'histoire d'une maison ... mais quand il s'agit de la maison de tous, quand il s'agit de la maison de générations successives qui, durement, volontairement, idéalement ont construit une idée, une manière d'être et de vivre, une philosophie basée sur la liberté, l'égalité et la fraternité, alors ...

Alors, il faut laisser parler ... ; il faut ouvrir largement les portes et écouter, avec respect, les battements du coeur de cette Maison du Peuple ...

Comme dans toute maison, des heurts, des joies, des déceptions ont jalonné la vie de La Maison du Peuple. Mais qui, dans sa propre maison, peut se prévaloir d'avoir toujours mené sa barque comme il le voulait ?

L'important, c'est que depuis cent ans, les mêmes objectifs soient défendus inlassablement : donner aux plus démunis la culture, l'éducation, les loisirs, les mêmes avantages ...

Dans toutes les Maisons du Peuple, il en est ainsi depuis toujours, et il en sera toujours ainsi.

Que ce soit un enfant du peuple, un instituteur du peuple, un animateur du peuple qui prenne la plume pour écrire cette histoire n'en a que plus d'importance.

Car François Derrider - c'est de lui qu'il s'agit - a donné à chaque famille d'Elouges une part importante de lui-même. Oh ! Des choses simples dont, bien souvent malheureusement, on ne se rend pas compte immédiatement de l'importance, mais qui, un jour, prendront la forme de l'homme ouvert, critique, ... adulte.

Des adultes, il en a formé des centaines, qui peuvent témoigner de son étourdissante capacité à motiver, à intéresser passionnément.

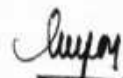
Lui-même, depuis quinze ans que je le connais, m'a toujours étonné ... un jour ou l'autre !

Et l'étonnement, c'est ce qu'il y a de plus stimulant ! Je me devais de rendre ce modeste hommage à François Derrider, qui écrit ce document non pas comme un historien, mais comme quelqu'un qui a vécu, a connu et raconte.

Vous vous reconnaîtrez ! Vous vous retrouverez ! Vous vous appellerez !

Cent ans ! Il en a fallu de la volonté pour passer au travers des difficultés ! Il en faudra du courage pour continuer.

Mais cela, c'est l'histoire qui nous apprendra si les idées des générations antérieures se perpétueront à travers les générations montantes ...



Pol DUPONT
Conseiller communal

Vous, vos parents et les miens avez vécu l'aventure épique de la "Maison du Peuple".

Pour mener à bien cette modeste étude, j'ai eu l'immense bonheur de rencontrer des Elougeoises et Elougeois "cayaux", qui ont fait preuve à mon égard d'une obligeance et d'une serviabilité extrêmes. Qu'ils en soient vivement remerciés, et particulièrement :

Mmes Adolphine BROHEE (le petit Jacques)
Louise MASCRET (gymnastique)
Hélène Mulpas (Femmes Prévoyantes)

et

MM. Henri ABRASSART (fanfare, clique, Tyroliens)
Marcel BROHEE (majorettes)
Nicolas BROHEE (théâtre)
Robert DAME (coopérative)
Joseph DELPLANQ (tous les groupes)
Robert DEMEURE (musique)
Pol DUPONT (Présence et Action Culturelles)
Henri HAYEZ (billard)
Edmond LHOTTE (judo)
Turiaf LOISEAU (musique)
Jean MICHEZ (Maison des Jeunes)
François MINEZ (fanfare et chorale)
François MOREAU (bibliothèque)
Julien MOURY (football)
Edmond ROLAND (Cercle horticole)
François STIEVENART (tous les groupes)
Pierre WUILQUOT (actes notariaux)

Quand Georges Sorel ("Réflexions sur la violence") considérait le socialisme belge comme "une organisation fondée sur la boulangerie, l'épicerie et la mercerie, exploitée par des comités de parti et où l'ouvrier toujours "inférieur" se croit obligé de suivre les directives des gens qui lui vendent les produits dont il a besoin avec un léger rabais", il avait presque raison. Où il avait tort, c'est quand il considérait ce socialisme comme "tendant à constituer, dans une industrie d'Etat, une classe de travailleurs fonctionnaires solidement disciplinés sous la main de fer de chefs que la démocratie accepterait" (1).

Jules Destrée a répondu à cette condamnation terre à terre et partisane : "Ce qui constitue l'apport de la coopération, c'est qu'elle conjugue l'individuel et le collectif, à la fois sur le plan économique et sur le plan social. La fin de l'institution coopérative est de relever la situation économique de ses membres ; mais, par les moyens qu'elle met en oeuvre, par les qualités qu'elle demande à ses membres et qu'elle développe en eux, elle vise et atteint plus haut. Le but de la coopération est alors de faire des hommes responsables et solidaires, pour que chacun d'eux s'élève à une pleine vie personnelle et tous ensemble, à une pleine vie sociale".

Ainsi, issu de la colère contre le sort malheureux fait à la classe ouvrière, le socialisme de Destrée "n'oublie pas l'âme" et l'emploi à concilier le matériel et le spirituel.

Cette coopération, dans notre commune d'Elouges, sera représentée par la société coopérative "Union, Ordre, Economie" et son coeur, son bastion, son symbole sera "à la Maison du Peuple".

(1) Louis BERTRAND, "Histoire de la coopérative en Belgique", Bruxelles, 1902.

Dans l'uniformité du désert, il suffit d'une toute petite pierre pour qu'au souffle du vent, une dune naisse et peu à peu s'élève et brise la monotonie du paysage. A Elouges, la Maison du Peuple fût cette petite pierre. Elle réveilla les consciences assoupies, asservies par des siècles de stupide obéissance aux us et coutumes ancestrales et à la puissance de l'Argent et de l'Eglise. Elle fût à l'origine de l'éveil des esprits vers les idées nouvelles, de l'engagement vers un avenir nouveau. Elle sortit de la gangue moyenâgeuse la volonté de changement, le désir de libération, le sentiment de puissance d'un peuple d'ouvriers jusque là obéissant par habitude, par soumission - je dirais volontiers presque héréditaire - à une cadence de vie imposée par l'ignorance de sa force ... et l'ignorance tout court.

Déjà en 1864, les grèves meurtrières de Charleroi, de Frameries, de Seraing provoquent une vive agitation sur l'axe industriel Haine, Sambre et Meuse. 1885 voit naître le parti ouvrier belge - P.O.B. - et en 1886, 300.000 exemplaires du "Cathéchisme du Peuple" de Deffuisseaux - lère question : "homme, qui es-tu ?" ; réponse : "je suis esclave" - ouvrent les yeux des mineurs borains. C'est en cette même année 1886 que la section élougeoise du P.S. sera créée sous l'impulsion de Jean-Baptiste François, dit l'Esquetier. L'enfant n'a fait que des études primaires, mais l'homme sait ce qu'il veut. Il va prendre en mains les destinées de la masse ouvrière élougeoise, bouleversée, comme lui, par les émeutes et les grèves de 1886 (à Mons, la garde civique tire sur les Borains qui tentent d'envahir la ville), galvanisée par sa volonté de conquérir le suffrage universel et soulevée passionnément par la voix de chefs de file comme Louis Bertrand, Emile Vandervelde, Jules Destrée, Joseph Wauters, qui viennent éveiller les esprits et animer les courages d'une classe ouvrière trop longtemps traumatisée par un sentiment d'impuissance.

N^o 1 page de l'acte

Société Coopérative dite boulangerie
Coopérative Ouvrière, d'Elouges, ayant pour
Devise: Union. Ouda. Economie constituée par
acte passé devant Monsieur Libiez, notaire à Elouges
le trente mars mil huit cent quatre vingt-sept. Dont
les Statuts ont été publiés au Moniteur Belge.

Extrait des délibérations de deux assemblées
générales extraordinaires de la dite Société, tenues
au Siège Social les quatre et quinze août dix-
neuf cent un.

L'assemblée régulièrement convoquée, comparue,
muni aux Statuts, décide:

D'acquiescer de abandonner à Adèle Lellier, pro-
prietaire, à Elouges au prix de vingt mille francs,
une parcelle de terre propre à bâtir située à Elouges,
le long de la rue Jean-Dubois, cadastrée livre dit le long-
terme, section B, numéro 384⁴ pour une contenance de so-
nant deux cent soixante centimètres.

Le conseil d'administration est autorisé et chargé
de régulariser cette acquisition par acte notarié,

Pour extrait conforme délivré à Elouges le 16 août
dix neuf cent un.

Les Administrateurs
M^{rs} François Thiel Volantier
Jules Renard Ernest Offensu
Arthur Fivet Deppes, Auguste
B. Robin St. Louys Charles
Mion J^{rs}

fact / year

L'an dix-neuf-cent-un, le cinq, de
mois de Septembre
Pardevant M^r Julien Lédoux, notaire
à la résidence de Rouen, canton de Saint-Etienne
tenues & clausurées

N^o 264 de 1901.



Verbal

du 5 Septembre.

A comparu
Mademoiselle Adèle Gallot, résidente
demeurant à Paris, à Paris.

Laquelle comparant à l'acte de son
dépôt des mandats d'arrêt de son père.

Et en suite au procureur de la République
de Rouen, M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire, et M^r Lédoux, notaire.

page + enregistrement

1102.20

Enregistré à Rouen le Dix-huit J^r 1901
vol. 248 fol. 32 Case 3 deux notes une renvoi
deux autres sont deux francs vingt de

Lédoux
Lédoux

J.-B. François a compris que la classe ouvrière ne s'élèvera que par son propre effort, que le principe coopératif est la condition indispensable de son relèvement. Il va créer la première coopérative d'Elouges uniquement centrée sur des visées pratiques et réalistes, conscient que la victoire du prolétariat ne sera atteinte que par le chemin des intérêts matériels.

Comme à Jolimont en 1872 et à Gand en 1881, la première coopérative élougeoise, "Union, Ordre, Economie", créée le 30 mars 1887, sera une boulangerie installée au coin des rues Ferrer (aujourd'hui rue Grande Veine) et Grande (aujourd'hui rue du Commerce). Le pain y sera vendu moins cher que dans les autres boulangeries du village et l'affaire prospère si bien que le 5 septembre 1901, J.-B. François, gérant et secrétaire de la société, et le conseil d'administration, c'est-à-dire les tout premiers piliers de l'aventure socialiste à Elouges : 5 ouvriers mineurs, 2 boulangers et 1 employé, achèteront un hectare de terrain appartenant à Mlle Adèle Tellier et limité par la rue Jean Duhot (rue du Stade), le Chemin des 34, le sentier de la station et la propriété de la veuve A. Erculisse (aujourd'hui propriété de M. et Mme Demeure (voir acte). Cette demoiselle A. Tellier, riche propriétaire, touchée par le dynamisme et l'enthousiasme de ces vaillants pionniers, paiera, quelques années plus tard, les robes de communion de deux de leurs filles : Sidonie Looxe et Adolphine Renard.

C'est sur le coin Est que sera bâtie la nouvelle société coopérative U.O.E. (voir plan) telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec sa belle façade de briques rouges et de pierres de taille, classée parmi les monuments historiques.

Elle devient vite le foyer bourdonnant d'une grande activité à la fois économique, politique, sociale et culturelle. En semaine, la boulangerie, l'épicerie, la mercerie et la boucherie accueillent une clientèle de plus en plus nombreuse. J.-B. François est débordé, il lui faut des collaborateurs.



J.-B. Minon, le premier boulanger, sera en même temps trésorier de la coopérative ; on le verra toujours plein de bonne volonté, après sa journée devant le four, récolter l'argent des magasins dans sa vieille boîte de fer blanc, argent qu'il confiera au coffre-fort - quel symbole de puissance ! - qui trône dans le bureau de J.-B. François. J.-B. Renard, dit "Baptiste du Gris", Fidèle Abrassart, dit "Fidèle du Bourguignon" (son père, Fidèle Abrassart - cette coutume, autrefois si souvent respectée, de donner aux fils le prénom du père, se perd aujourd'hui - était conseiller communal en 1905 et, pendant la guerre de 1914-18, il remplit les fonctions de bourgmestre intérimaire, en remplacement d'Edouard André, évacué en France) ; il travaille à la boulangerie le matin et la nuit au four à coke de Quiévrain et il trouve encore le temps d'occuper brillamment une place au pupitre des tubas de la toute jeune fanfare socialiste. Charles Locoge, dit "l'Dodu", distributeur des pains ; un homme grand, toujours silencieux, apparemment impassible, qui percevait les jetons jaunes et inscrivait leur nombre sur le livret au pain et qui nouait si bien les bouts des essuie-mains des petits garçons et des petites filles qui venaient, avant ou après l'école, acheter le pain familial.

Les "Filles de magasin" s'affairaient à l'épicerie, à la mercerie devant les ménagères en tablier de cotonnette bleue immaculée, qui causaient ensemble de leurs soucis, de leurs joies, de leurs enfants, des "loques de fosses", du prix du sirop, du "noir savon", des rôles (roules à Elouges) que leurs maris chiquaient au fond pour saliver et cracher plus facilement les poussières de houille. Filles de magasin : Louise Abrassart, Louise Procureur, Flore Brohée, Louise Chupin, Emilie Plichart, Florentine Blareau, Florine Willemart, Augustine Thomas, Léonce Abrassart, Sélénie Dhénin, Louison Buffart, Eva Dumont, Angélique Stiévenart, Maria Dufour, Léone Bacq, Jeanne Doyen, Adolphine Lefèvre, Maria Faid'herbe, Mariette Amand, Maximilienne Foubert, Denise Carlier, Emilienne Willeux, Madeleine Allongue, Arlette Gauthier, Mireille Willemart, Fidélia Carlier, Lucette Thomas,



Mariette Carlier, Félicienne Dupont, Augustine Dhénin, Marie Leclercq, Mariette Delcourt, Mathilde Hayez, Francine Blond, ...

Il y eut, à la boucherie, jusque cinq bouchers (Charles Leblanc, Aristide Druart, Henri Brohée ; garçons bouchers : Jean Dhénin, Médard Blond, ... ; comptable : Jules Fiévez-père) pour aller acheter les bêtes dans les fermes, les abattre, les découper et servir les clientes. Le temps du bouillon traditionnel du dimanche, avec un os à moelle et un morceau de flanchet, passe peu à peu. Quelquefois, en semaine, à 4 heures, quand le papa est rentré tout noir de la fosse, qu'il a pris son bain dans la cuvette devant le poêle de la cuisine et que les enfants sont revenus de l'école, les assiettes sont garnies de pommes de terre, d'un légume du jardin et, de plus en plus souvent, d'un petit morceau de viande. On disait autrefois qu'il n'y avait que le père qui mangeait la viande - quand il y en avait ! - parce qu'il travaillait. Je n'y crois guère quand j'imagine cette scène affreuse : des enfants affamés devant un père peut-être aussi affamé, mais sans coeur. Pourtant ... je me rappelle ... Ma mère, qui gardait toujours sa bonne humeur et un humour teinté d'ironie fine malgré la légèreté de son porte-monnaie, me disait : "Tégne, m'garchon, v'là i gros sou, ne l'pierds nié surtout ! Vas t'è au compératif quér des écosies, j'vas fait n'bwanne ratabouille au mouton sans viande !" (1)

Les dimanches avant-midi, quand le café de la Maison du Peuple est bondé, le grouillement des ouvriers mineurs et métallurgistes venant régler leurs cotisations syndicales suscite une véritable fermentation qui se traduit par des regards heureux, des apostrophes allègres, dans une atmosphère de force et de sécurité. Il semble que chacun soit porté par l'autre dans un

(1) Traduction : "Tiens, mon garçon, voilà un gros sou (10 centimes) : ne le perds pas surtout ! Vas à la coopérative chercher des "écosies" (2), je vais faire une bonne ratabouille au mouton sans viande."

(2) "Ecosies" : frisons ou rillons (Larousse) ; résidus frits roussis, très odorants, qui surnagent dans la cuve du boucher quand il fait fondre les gras de mouton, de boeuf, de porc, ...

coude à coude fraternel et que tous ensemble, ils vont vers un avenir meilleur, un idéal qu'ils entrevoient d'autant mieux que le souvenir de leurs misères est encore tout près d'eux. Quand l'après-midi, la salle des fêtes accueille la foule des familles endimanchées - hommes, femmes, enfants - pour écouter la fanfare, la chorale, le groupe théâtral ou l'un ou l'autre orateur, un Destrée, un Piérard, on lit sur tous les visages une expression de joie sereine, de confiance mutuelle, de fierté même, éprouvée par le bonheur d'appartenir à une immense famille et la satisfaction du devoir accompli.

Vers 1904-1905, J.-B. François est malade, fatigué. Avec son conseil d'administration, il appelle pour le remplacer François Quenon, 36 ans, dit "Tanta Maman". François a perdu sa mère très tôt et son père est mort au fond de la mine ; il a été élevé pauvrement par sa grand-mère, à "l'campe Plichart" à la rue de Là-Haut (actuellement petite maison de Robert Dame, occupée jadis par deux familles nombreuses !). Après d'excellentes études primaires et le lendemain de la distribution des prix, à 12 ans, il descend dans la mine comme, à l'époque, la plupart des garçons de son âge. Il y travaillera pendant 24 ans, c'est-à-dire qu'il connaît bien les peines, les misères, les espoirs du prolétariat et que le choix de J.-B. François est parfaitement fondé.

S'il paraît un peu bourru, impulsif, il est par contre d'une grande clairvoyance, d'une grande lucidité. Surtout, c'est un travailleur infatigable, acharné à l'ouvrage, animé d'un zèle incomparable. Il est debout à 5 heures du matin, surveille le four de la boulangerie, allume les feux dans les locaux, entre à l'écurie renouveler la litière de Major et garnir sa mangeoire. Il n'est pas homme à rester paisiblement assis devant un bureau, c'est un homme d'action. On le verra souvent, pour économiser des frais de transport, aller et revenir de la gare, poussant sa brouette chargée de marchandises - balle de farine, de café, caisses de sucre, bidons de savon noir, de charbon même. Il ne supportera jamais le moindre gaspillage : il entrera dans une

colère bleue quand un matin, il trouvera encore allumées les lampes de la cour et de la salle des fêtes, menaçant de supprimer les subsides accordés au tout jeune cercle dramatique qu'il jugeait responsable de cette négligence.

Si "Tanta Maman" est dur pour lui-même, il a envers ses collaborateurs une sollicitude de tous les instants : un de ses boulangers, Fidèle Sprémont, tombe gravement malade - à cette époque, la sécurité sociale n'existe pas pour compenser la perte de salaire - ; qu'à cela ne tienne ! Tanta remplacera l'absent à la boulangerie et chaque samedi, la famille recevra le salaire de Fidèle qui, hélas, mourra quelques mois plus tard.

Quand en 1930, il prendra une retraite bien méritée, vénéré comme un modèle d'intégrité et de courage, la "Maison du Peuple" aura pris un essor considérable. Il y a belle lurette que la brouette a été remplacée successivement par un triqueballe, par la charrette que Major, puis Brillant ont trimballée au long des rues, conduit par Joseph Loiseau, dit "l'petit Quinquégne". Oui, j'entends encore sa baguette frapper le coffre de la voiture pour appeler les ménagères à l'achat de leurs pains. Plusieurs fois par semaine, l'attelage monte à Audregnies, où François Quenon a ouvert une succursale de la coopérative. Finalement, ce sera une camionnette automobile, conduite successivement par Robert Dame, Marcel Delépine, Nico Willemart et Willy Picry, qui effectuera les tournées.

Cette progression spectaculaire dans l'amélioration des moyens de transport est un indice certain du développement de la société coopérative et un signe de richesse. Chaque année, les bénéfices réalisés sont répartis entre :

1) le remboursement des emprunts souscrits en 1901 pour l'achat du terrain, la construction et l'aménagement des bâtiments ;

2) l'entretien des locaux et du matériel ;

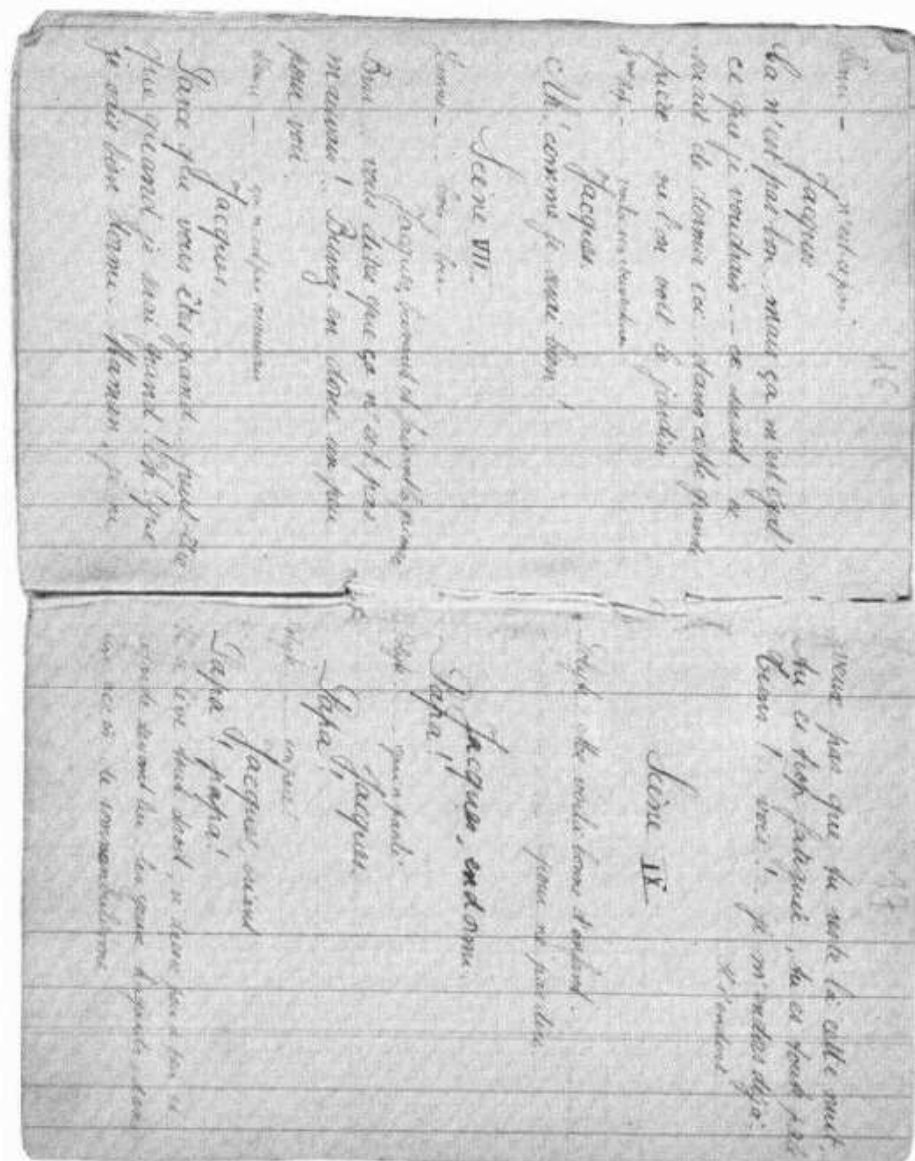
3) les coopérateurs : chacun d'eux reçoit une ristourne proportionnelle au montant total des achats annuels, ristourne qu'il peut convertir en achats de marchandises à l'épicerie et à la mercerie ;

4) les groupes récréatifs, sociaux et culturels que la coopérative subsidie dès leur création.

C'est particulièrement l'action sociale, récréative et surtout culturelle que nous allons souligner pour mettre en évidence l'influence bénéfique de la Maison du Peuple sur la population essentiellement ouvrière du village.

En 1912 (ou 1913 ?), quand le premier cercle dramatique fut fondé, les charbonnages du Borinage étaient en plein essor. Elouges possédait deux sièges très importants (n° 1 Ferrand et n° 4 Grande Veine) et deux sièges secondaires (l'Avaleresse et le n° 8 Tapatout). Les villages environnants, Dour et Boussu, possédaient également d'importantes houillères, où beaucoup d'Elougeois trouvaient facilement de l'embauche. De plus, les industries de Blanc-Misseron et de Quiévrechain (mines, métallurgie, verreries, corderies, ...) accueillaien favorablement la main-d'oeuvre belge, que la ligne de chemin de fer Dour-Quévrain déversait chaque matin à la frontière française. Les chefs de famille élougeois étaient donc mineurs locaux ou ouvriers frontaliers. Or beaucoup d'entre eux, n'ayant pas été touché par l'obligation scolaire, savaient à peine lire (mon père descendit au fond à 12 ans et ma mère gardait les vaches à 8 ans, chez un fermier du "Plat Pied" à Elouges). Leurs femmes avaient également fréquenté l'école d'une façon très irrégulière et, comme leurs maris, travaillaient dans leur jeune âge à la mine - souvent à la surface, parfois au fond - ou à Blanc-Misseron en France ou encore comme servante chez les riches fermiers, les brasseurs ou les gros propriétaires de la région.

Si de tels ménages pouvaient garantir à leurs enfants (5 chez mon père et 8 chez ma mère), une bonne éducation, basée sur l'habitude du respect dans la cellule familiale et de l'obéissance aux personnages d'une caste considérée par la coutume - je dirais presque par hérédité ! - comme supérieure parce que riche, ils ne pouvaient leur garantir une instruction suffisante pour leur permettre de s'élever sur l'échelle sociale.



Heureusement, quelques rares enfants de familles ouvrières un peu plus aisées pouvaient aller régulièrement à l'école et terminer avec succès leurs études primaires. Ce fut le cas pour Charles Leblanc, qui créa en 1912 (ou 1913 ?) le premier cercle dramatique de la Maison du Peuple. Il sollicita l'aide, comme régisseur, de Charles Locoge, qui avait fréquenté l'école moyenne de Quiévrain. Ainsi, ils s'attelaient courageusement tous les deux à une tâche magnifique, mais combien difficile. Magnifique ! Parce que, au fil des années, les résultats atteints satisfaisaient les plus exigeants. On vit des jeunes gens s'efforcer de recopier de leur plus belle écriture le rôle qui leur était assigné pour éviter l'achat de brochures coûteuses (voir photos). On vit à la veillée, pendant que leurs enfants étudiaient leur rôle par petits groupes dans la "place de devant", des mamans, des grand-mères, des amies pincer, froncer, ajuster les costumes loués, indispensables pour les représentations, sans exiger le moindre salaire. Difficile ! Parce que l'agencement de la scène et la fabrication des décors réclamaient quelques aptitudes de metteur en scène, de décorateurs, de peintres ; mais le recrutement des futurs acteurs et choristes s'avérait plus ardu puisqu'il exigeait un minimum de connaissances, ne fût-ce que savoir lire.

"Heureusement - nous raconte Nicolas Faid'herbe, un des acteurs de la première troupe théâtrale - que toutes ces filles et ces garçons d'ouvriers avaient du courage, de l'oeil et de l'oreille à revendre pour surmonter toutes les difficultés que représente la mise sur pied d'un spectacle." Le milieu stérile dans lequel ils avaient vécu, le peu d'instruction qu'ils avaient reçu, l'absence absolue d'aptitudes adéquates qu'une profession moins rude, moins grossière aurait pu leur apporter, ne les disposaient vraiment pas, à prime abord, à des entreprises semblables, aussi scabreuses que délicates.

21

Maman, de te voir travailler comme ça (un domestique)
 Dieu ! Il en existe ! (à Jean) Ça va que tu viens ! (à
 à tous) ! Ça boue, ça boue... Ça !

Jean — Grandmère — millemerci, oui !
 Maman que ça ! Tu fais la femme d'une que nous
 avons vu à Zélor...

Jean — Grandmère — état ici
 Oui. Et bien elle cherchait un petit gazon qui elle
 avait vu dans un petit jardin. Ça va que c'est moi !

Jean — Grandmère — oui !
 Oui ! Grandmère — oui !

Jean — Grandmère — non, Grandmère
 Ça va des beaux habits du bon linge, de la grande
 main mes habits, donc montes ! (à Jean) Ça va un habit
 à Zélor, sans attendre avec un petit dévotion, c'est-à-dire...
 ce qui est meilleur que tout ça, non ? Ça va tout

22

Maman, une vraie maman qui m'aime ! (à Jean) Ça va, ça va
 et aime comme ça, pas sa maman, Jean, là ? Ça va
 de l'autre côté. Ça me paraît bien égal qu'elle soit
 pauvre, honneur qu'elle m'embrasse et me serre dans
 ses bras, bien fort, comme elle le fait !

Jean — Grandmère — et ton papa
 Mon papa est très riche. Il me donne tout ce que
 je veux, mais ce qui me fait de la peine, c'est qu'enfin
 mon papa et lui, ça va, ça va, ça va !

Jean — Grandmère — Alléluia !
 Maman je crois que j'ai trouvé le moyen de faire
 faire tout ça...

Jean — Grandmère — bon, comment
 Eh bien ! j'ai entendu un bon camarade dire au
 commandant D'Alger - c'est un militaire qui m'a
 épousé - que s'il arrivait un jour que l'on puisse
 de lettres qu'il n'est pas de la famille, ça va et
 mon papa travaillait comme d'habitude.

Ce n'est évidemment pas le grand théâtre ; ce sont des spectacles simples, mais combien émouvants, près du coeur et de l'esprit des spectateurs du moment. D'ailleurs, ceux-ci eussent-ils compris, compte tenu de leur manque de culture, un théâtre plus subtil, plus éloigné de leur état d'âme ? "Le petit Jacques, le Fils de l'Aveugle, les deux Gosses, les deux Ophelines, La Marie-Jeanne, femme du peuple", etc., ce sont leurs enfants et leurs femmes, c'est l'image de leur milieu, de leurs misères et de leurs espoirs et c'est surtout aussi la prise de conscience de leur dignité humaine. Les acteurs sont soudés les uns aux autres, solidaires dans le même effort, unis dans une même équipe qui sent peu à peu s'éveiller ses possibilités, s'épanouir ses aptitudes, s'assurer sa confiance et grandir sa force. Ce ne sont plus des jeunes gens passifs et résignés, abattus par leur sort malheureux, ce sont des enfants, des femmes et des hommes qui veulent sortir de leur ignorance, s'éveiller à la culture si modeste soit-elle ; ils veulent savoir, ils veulent entreprendre ; ce sont des lutteurs, des combattants. Comme on l'entend aujourd'hui si facilement à la radio, à la TV - trop facilement ! -, "j'ai un message à transmettre", ces vaillants au moins pouvaient sentir en s'élevant, en s'affinant, qu'ils avaient quelque chose à transmettre à tous ceux qui les regardaient, les écoutaient, ébahis devant leur audace, éblouis par leurs possibilités, soulevés par leur courage et leur enthousiasme. Le sacrifice n'est jamais au-dessus de leur force, de leur conscience. En 1922, Adolphine Brohée est âgée de 14 ans ; elle est prête pour jouer son rôle, demain dimanche, dans le "Petit Jacques", rôle principal. Hélas, son père est décédé la veille, abattu par une congestion pulmonaire contractée au fond de la mine Saint-Antoine à Boussu-Bois. Adolphine est au fond du malheur et sa mère avec elle. Mais il "faut" jouer dimanche ; et dimanche, le petit Jacques est sur la scène, donnant aux spectateurs entassés dans la salle des fêtes une superbe leçon de courage et de dignité.

En 1930, le "Cercle dramatique" est devenu "Cercle Rénova". C'est un groupement artistique de première valeur, dont la renommée va bientôt dépasser les frontières communales. Les programmes

Madame Moolinghem.



deviennent de plus en plus élaborés, de plus en plus sélects. 70 choristes et acteurs évoluent sur le plateau sous la direction de Jean Richez, jeune et dynamique régisseur, metteur en scène inspiré, bourré de talents ; c'est un acteur de premier ordre, un excellent chanteur et il compose même ; il est l'auteur d'une pièce écrite en patois local, "Les Saudarts à l'gaserne", et d'une opérette, "Mademoiselle Sidonie", que Turiaf Loiseau, une des gloires musicales de la fanfare socialiste, orchestrera d'une façon magistrale. Des personnages locaux de condition supérieure, que l'essor culturel de la masse ouvrière émeut - enseignants, brasseurs, artisans, commerçants -, apportent spontanément leur soutien à l'effort entrepris. On peut frapper à toutes les portes pour trouver du matériel : meubles, poêles, tentures, rideaux, vêtements, ustensiles de cuisine, tableaux, plantes décoratives. Et c'est bien nécessaire car les programmes deviennent de plus en plus sélectifs et les frais de fonctionnement augmentent en proportion, malgré des efforts continus de compression extrême et le bénévolat gracieux. Ainsi, les musiciens de l'orchestre d'accompagnement jouent-ils toujours gratuitement ; les membres directs de leur famille et ceux des familles des jeunes acteurs et actrices paient leur place comme tout le monde. Louis Carlier, excellent musicien de la fanfare, consacre généreusement tous ses loisirs à dégrossir les chants des choristes et allège ainsi la lourde tâche des directeurs artistiques, absolument bénévoles également. Le bénévolat, aujourd'hui à peu près disparu et considéré comme une vertu désuète et ridicule, rend tous les services gracieux. Les bénéfiques de la coopérative couvrent évidemment la plus grande partie des frais, mais que d'exigences pour représenter la "Mascotte" par exemple ; que de volonté, que d'efforts déployés par tous, que de sacrifices, que de dévouement aussi !

Parmi tant de bonnes volontés, deux institutrices, Mme Morlinghem et sa fille Théodora (aujourd'hui Mme Demeure), deux grandes dames dont le sens artistique est particulièrement raffiné, délicat sont des exemples parfaits. Du dévouement, de la patience, Dieu sait s'il leur en faut ! L'accent local trahit

n'importe quel habitant de la commune, la prononciation est défectueuse et les syllabes noyées dans une articulation paresseuse ; les gestes sont gauches et timides, l'attitude figée, sans souplesse, sans relief. "Quand les candidats acteurs ou choristes arrivaient chez nous - nous confie Mme Demeure -, on aurait dit des larves molles, sans vie, des chrysalides paralysées dans leurs cocons, des hannetons balourds ne sachant que faire de leurs pattes et de leurs élytres". La lenteur des progrès désespérerait les meilleures volontés ; mais ce serait mal connaître ces deux artistes ! Tous ces obstacles ne parviendront jamais à bout de leur persévérance acharnée, de leur constance inébranlable ; et peu à peu, le langage s'éclaircit, le débit se colore, l'attitude s'allège et le geste s'assouplit. Les cocons éclatent sous les efforts persévérants des chrysalides et les papillons apparaissent légers, gracieux, pleins de charme. Cependant, les conditions matérielles sont encore déplorables. Il n'y a pas de trou pour le souffleur ? On en creusera un, tous ensemble, sous la scène, si grand qu'on pourra y loger aussi les musiciens et le piano directeur de Mme Demeure. Il n'y a pas de chauffage ? Le four de la boulangerie n'est pas loin et Alexandre Delcroix (dit Zante), boulanger et acteur, chauffe des briques réfractaires sur la sole et les glisse sous les pieds glacés en hiver pendant les longues heures de répétition ; il installe, de chaque côté de la scène (un pour les garçons, un pour les filles), des braseros qu'il emplît de braises ardentes puisées à la pelle dans le foyer.

Malgré des difficultés quasi insurmontables pendant la guerre de 1940-1945, l'activité du cercle Rénova ne s'avoue pas vaincue. Plus que jamais, le moral de la population doit être soutenu. On dirait que la guerre et ses misères ont survolté l'énergie des acteurs. On joue : "Le Jour et la Nuit" le 12 mars 1944 ; "Le Grand Mogol" les 23 et 30 décembre 1944 ; "Le Comte de Luxembourg" le 4 mars 1945 ; "La Térésina" le 23 décembre 1945, "Dolly" le 17 novembre 1946 ; "Grand Gala de Danses" le 19 août 1945. En décembre 1944, les succès allemands dans l'offensive des Ardennes

sèment l'angoisse dans les coeurs. On jouera quand même et, au lever du rideau, Jean Richez lancé sans hésitation la fausse annonce de succès militaires américains à Bastogne pour "réchauffer l'atmosphère" avant le début de la représentation.

Le 29 avril 1945, les "Mousquetaires au Couvent" sont à l'affiche. Le renom et l'audace du cercle Rénova a attiré dans la salle une délégation du théâtre de Mons. Subjuguée par la haute qualité du spectacle, elle déclare, étonnée et ravie : "C'est sans doute une des meilleures troupes de la région et certains groupes théâtraux, reconnus de haut niveau, pourraient en prendre de la graine".

La guerre est terminée. Le 19 octobre 1945, Rénova rend un chaleureux hommage à Mme Morlinghem et à Mme Demeure, celles qui furent les parfaits artisans de sa gloire. La salle est décorée de drapeaux, de sapins, de fleurs, inondée de lumière et bondée. "On sentait - raconte François Stévenart, combien la population tout entière appréciait la haute valeur culturelle des efforts accomplis par ces dames". "Elle nous ont appris, dit Maria Dufour, à ouvrir la bouche, à articuler correctement chaque syllabe, à acquérir un bon maintien, de l'aisance, de la politesse, du savoir-vivre ; vraiment, elles nous ont dégrossis et je me rends bien compte combien nous avons besoin de leurs conseils". "Et nous n'étions pas les seuls à en profiter, réplique son mari Jules Paradis, nous sentions, quand nous étions en scène, par les réactions des Elougeois qui emplissaient le "salon", que chacun s'enrichissait au contact de notre travail ; à chaque nouvelle séance, le brouhaha et les gros rires s'amenuisaient, le silence devenait plus profond, l'attention plus tendue. Plus tard, ce furent nos enfants, à travers nous, qui bénéficièrent des leçons que nous avions reçues". N'est-ce pas là le plus bel hommage que l'on puisse rendre à de tels dévouements et en même temps à la Maison du Peuple, dont le soutien matériel assura l'action sociale et culturelle de ce groupe théâtral sur la population ouvrière du village ?

Quelques vedettes du Cercle dramatique, à ses débuts : Adolphine Brohée, Marie Derrider, Louise Quenon, Joséphine Vertichelen, Florine Willemart, Nicolas Brohée, Alfred Delmotte, Gaston Dubois, Joseph Loiseau, Jean Richez. Voir aussi les programmes en annexe.

CHORALE

Comme le théâtre, la musique a toujours contribué à l'épanouissement des vertus humaines. L'amour du beau, le développement de la sensibilité, l'harmonie de l'expression musicale, qu'elle soit orale ou instrumentale, et l'application continue vers plus de perfection sont également l'apanage de la musique. Au Borinage en particulier, celle-ci a toujours été à l'honneur. On dirait que le mineur borain trouvait dans l'expression musicale, après une longue journée d'un travail abrutissant, un moyen personnel d'exprimer ses peines, ses révoltes, ses espérances. N'est-ce pas dans l'esclavage que les Noirs des Carolines ou de Louisiane créaient leurs meilleurs negro-spirituals pour chanter la patrie lointaine, le bonheur perdu et l'espoir d'un avenir meilleur ?

A Elouges, la première chorale - la Société des Choeurs -, née en 1847, avait surtout une raison religieuse. Elle chantait à l'église d'Elouges Centre pendant les cérémonies importantes (Saint-Eloi : patron des métallurgistes et des fermiers ; Sainte-Barbe : mineurs ; Sainte-Cécile : musiciens ; Pâques, etc.) et était formée de chanteurs d'Elouges Centre, surtout des fermiers et des artisans, et de chanteurs du Monceau, à peu près tous mineurs. Nous lisons, dans une circulaire de M. le Gouverneur du Hainaut datée du 7 novembre 1859 : "Noms des sociétés chorales (les Choeurs), effectifs : bourgeois et artisans : 26". Cette première sélection n'aurait peut-être pas eu tellement d'importance si les choristes d'Elouges n'avaient manifesté un certain mépris, un certain dédain envers leurs collègues du Monceau, qu'ils considéraient comme issus d'une classe inférieure à la leur. Et puis, une vieille inimitié moyenâgeuse séparait les deux paroisses et le Monceau gardait, jusqu'il y a peu d'années, une sérieuse rancune aux Elougeois du centre. Vers 1902 (?), la scission est opérée à "l'Union chorale d'Elouges" et une chorale essentiellement composée d'ouvriers mineurs étudie ses premiers chants au "Salon Ambrosine", rue Grande, au pied de la

rue de Là-Haut. Temps héroïques s'il en fut ! La salle est si exigüe qu'aux soirs de bal par exemple, les 4 ou 5 musiciens de l'orchestre grimpent à l'échelle, avec leurs instruments et leurs partitions, pour s'installer sur un minuscule balcon solidement accroché au mur. Mais la Maison du Peuple est-elle à peine construite que la grande salle de répétition, située à l'étage, au-dessus des bureaux et de la boulangerie, accueille la chorale du Monceau et les concerts dans la salle des fêtes ravissent bientôt les auditeurs.

Vous pourriez croire que tous ces chanteurs, plus enthousiastes les uns que les autres, possédaient des notions musicales sérieuses pour oser affronter, sous la direction talentueuse de leurs chefs (Clotaire Louys, Emile Doulet), les concours de Bruxelles, Mons, Paris, Anvers. Eh bien, non ! Cette petite anecdote suffira pour vous convaincre. Mon père et moi chantions tous deux à la chorale des "Enfants du Peuple" ; mon père était une basse profonde, très appréciée, et moi, deuxième ténor. Un soir, en discutant tranquillement au coin du feu - la TV n'avait pas encore tué les conversations -, j'eus envers mon père une parole malencontreuse (j'avais quelques notions de musique) :

- Mais oui, Pa Paul, vos chantez bié, vos chantez jusse, eyé je m'demande quénfois commint c'que vos faites, mais ... vos n'savez nié l'musique !

- Què ! Commint je n'sais nié l'musique ! Acoute d'abord !

Et le voilà parti : sa grosse voix chaude, grave, parfaitement juste monte et descend bien cadencée, impériale : "Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do ; do, si, la, sol, fa, mi, ré, do. Eyé, je n'counois nié l'musique mi !"

Bien sûr, Pa Paul, vous ne connaissez pas la musique et presque tous vos confrères sont logés à la même enseigne. Mais qu'importe ! Si vous ne la connaissez pas, vous la sentez, vous la comprenez et vous l'aimez. Que vous êtes beaux tous sur la scène du théâtre de Mons, avec votre partition (que vous ne lisez pas, et pour cause !) dans vos grosses mains de mineur, lacérées par les griffes bleues du charbon ! Que vous êtes beaux quand vos lèvres,

Chorale "des Enfants du Peuple", Blouzes. Marche.

Ena la la la la la la. Chan-tors a-mis, c'est no-tre fé-te, Ser-rons nos
rangs, ~~notre~~ abondance vos fier-té, Chan-tors en chœur et re-le-rons la té-te,
Sui-rons gai-ment vail-lan-te so-cié-té Qui dé-ploy-ons no-tre xi-chie ba-
nié-re Cl-avec on-train chér-rons le vrai bon-heur là-bas là-bas nous at-
ten-dent nos spi-res, Al-lors cou-rons, cou-rons y de bon cœur de bon cœur.
Chan-tors c'est l'or-phé-on qui pou-se Cou-rant ré-jou-ir la ci-
té Sui-rons la bel-le trou-peur mar-che, fai-sant re-tén-tir
la gai-té, la gai-té. *Reprenre à l'introduction jusque la gai-té, puis*
Chan-tors a-mis, gai-à a-mis chan-tors. Flour-ra

à peine mobiles d'habitude, se contortionnent, grimacent au rythme de celles de votre maître ! Tout cela pour exprimer d'une manière idéale les sentiments que vous inspire la musique ! Vous n'êtes plus le mineur grossier, au verbe haut, à la voix rauque, vous êtes les chantres de la beauté, de l'harmonie ! Et quand vous descendez des scènes ou des kiosques où vous avez donné le meilleur de vous-mêmes, les bravos de vos auditeurs charmés bombent vos poitrines et allument dans vos coeurs la joie saine, la satisfaction profonde de sentir vos femmes, vos enfants, vos amis vibrer avec vous du même élan vers un futur plus beau.

Voici, à titre documentaire, un extrait de la marche qui conduisait la talentueuse phalange du kiosque au café le plus proche, boire "la pinte du président".

La chorale remporte partout des succès éclatants ; en Belgique : à Mons, à Beauraing, à Waremmes ; en France : à Valenciennes, Fresnes, Condé, Maubeuge, etc.

En 1910, 120 exécutants se présentent au concours de Bruxelles en troisième division ; ils obtiennent le premier prix au concours d'exécution, le second au concours d'honneur réunissant les première, deuxième et troisième divisions. En 1922, les "Enfants du Peuple" sont lauréats du tournoi provincial d'art musical à Mons (voir photo et liste des membres de la chorale ci-après).

En 1924, à Paris, les Elougeois remportent le premier prix de lecture à vue, d'exécution et d'honneur. A leur retour au village, ils sont accueillis triomphalement par la population tout entière. En 1931, ils remportent le premier prix au concours d'Anvers. Comme d'habitude, après chaque exécution, les chanteurs, par petits groupes, arrosent copieusement leur victoire dans les cafés proches. C'est alors l'occasion de pousser la romance. Un ténor ou deux, un baryton, une basse et en avant ; le répertoire est inépuisable : du Grand Mogol à la Mascotte, en passant par Invocation, les Emigrants irlandais et le concours de Barcelone, cela n'arrête plus, on chante, on chante pour le plaisir de chanter, pour le plaisir des clients de plus en plus nombreux à les écouter. A Anvers, on s'écrasait dans les cafés



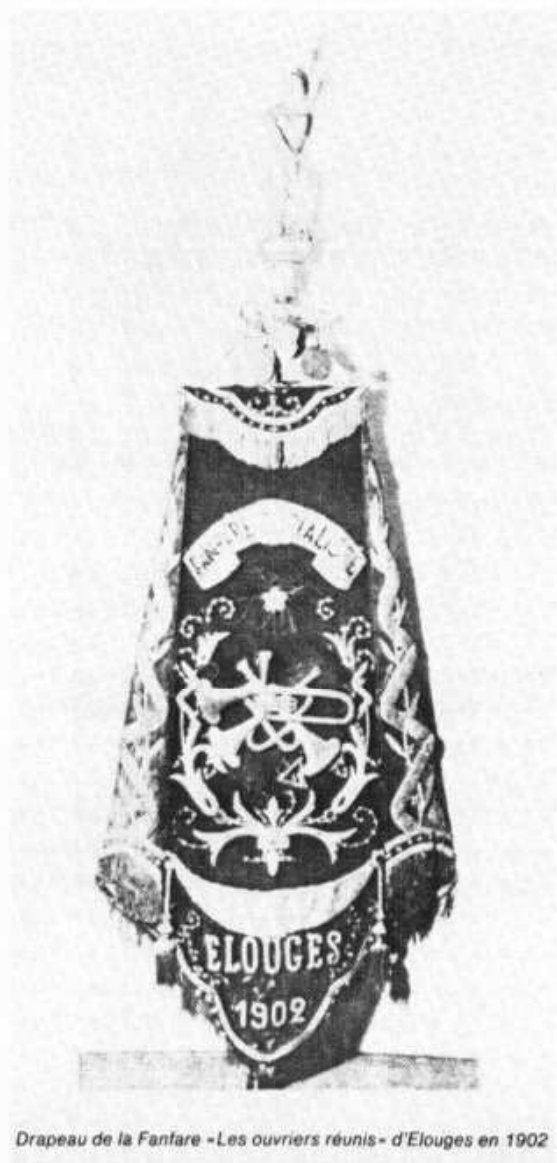
La chorale « Les Enfants du Peuple » d'Elouges 1924 ?

ABRASSART Henri	DENIS Joseph
ALLARD Amile	DEQUEVY Auguste
ALLONGUE Augustin	DERRIDER Paul
AMAND Emile	DHENIN Augustin
AMAND Georges	DOYE Gustave
AUBRY Auguste	DOYE Nicolas
BARBIEUX Fernand	DOYE Simon
BASTIEN Emile	DUPONT Albéric
BIDART Fernand	ESTIEVENART François
BLOT Auguste	ESTIEVENART François
BUFFARD ?	FAID'HERBE Auguste
BUREAU Jean-Baptiste	FAID'HERBE Nicolas
CAMBIER Augustin	FIEVEZ Jules
CAMBIER Nestor	FIEVEZ Nicolas
CANION Jean-Baptiste	GABELLE Ferdinand
CANION Paul	GILRON Arthur
CANTINEAU Jules (père)	HAYEZ Jules (père)
CANTINEAU Jules (fils)	HAYEZ Ursmar
CIPLY Joseph	JONAS Adolphe
CIPLY Maurice	JONAS Marius
CORDIER Alphonse	JORION Jules
CORDIER Jean-Baptiste	LAURENT Firmin
"CORDURE" ? Charles	LEBLANC Charles
DAME François	LEBRUN Henri
DEBIEVE Lucien	LEROY Jules
DELCROIX Alexandre	LETOT Jules
DELCROIX Auguste	LOISEAU François
DELMOTTE Alfred	LOISEAU Georges (père)
DELPLANQUE Ursmar	LOISEAU Henri
DELPLANCQ Victor (père)	LOISEAU Joseph
DELPLANCQ Victor (fils)	MARTIN Ignace
DENIS François	MATHIEU François
DENIS François	MINEZ François (père)
DENIS Charles	MINEZ Joseph
DENIS Marius	NISOL François
	PARYS Alfred

PERNET Désiré
PETILLON Jean-Baptiste
PIETTE Camille
PISCART Emile
POSTEAU Joseph
PREVOST Victor
REGNIER Auguste
RICHEZ François
RICHEZ Henri
RICHEZ Jean-Baptiste
RUELLE Jules
SAUSSEZ Jules
SPREMONT Joseph
STIEVENART Augustin (père)
STIEVENART Augustin (fils)
STIEVENART Nicolas
TAHON Joseph
THOMAS Auguste
THOMAS Victor
VILAIN Virgile
WANTIEZ François
WILLEUX Alphone
WILLEUX Auguste
WILLEUX Emile
WILLEUX Gabriel

pour entendre les "koolmijners zingen". Et ils zinguaient, je ne vous dis que ça ! On eut toutes les peines du monde à les arracher à leurs admirateurs et les ramener dans les hôtels où ils passaient la nuit avant le retour triomphant au village. En 1935, à l'occasion de l'exposition de Bruxelles, 100 chanteurs auditionnent au parc de Forest ; ils y remportent un brillant succès. Mon père raconte : "Dins l'hôtel ayu s'que ch'teus logé, nos avons canté pou tous les logeants jusqu'à en'heure au matégne. Nos coucheutes à 3 dins l'même lit ; heureusemint qu'i toit aussi grand que l'damâche du 4 (cour du charbonnage du n° 4 Grande Veine). Malgré cha, nos n'avons nié clôs i zié ; il awoit des punaises comme l'tiête de m'pipe !"

Si j'insiste sur l'influence heureuse de ce groupe vocal que la Maison du Peuple a abrité et soutenu pendant plus d'un demi-siècle, c'est pour dégager les résultats, aussi magnifiques qu'incroyables, qu'il atteignit grâce à l'enthousiasme qui animait ses membres, leur ténacité, leur volonté de se dépasser toujours. Le chant est peut-être, plus que toute autre expression humaine, celle qui présente le moins d'obstacles, qui exige le moins d'aptitudes particulières à celui qui veut la pratiquer et qui permet le plus pur épanouissement de la personne humaine. Il n'est pas indispensable ni même nécessaire d'être athlète, de savoir lire, de connaître son solfège ; il suffit de savoir écouter, bien écouter, et de traduire, de bien traduire, par la voix cultivée avec patience, avec persévérance, les sentiments que la musique inspire. Il faut un coeur généreux, une âme sensible et le goût du beau. Toutes ces qualités, que je dirais volontiers premières, le chanteur-mineur les possède et la chorale va lui permettre de les sublimer, de s'exprimer pleinement, de sentir mieux sa valeur et sa place dans la société, de découvrir avec fierté sa dignité d'homme.



Drapeau de la Fanfare -Les ouvriers réunis- d'Elouges en 1902

La fanfare "Les Ouvriers Réunis" naquit en 1902 de la volonté de quelques hommes, aussi élevés vers l'idéal que misérables dans leur état ; des hommes convaincus qu'il n'y a pas de progrès et d'émancipation pour l'ouvrier dans le climat d'insuffisance matérielle et spirituelle dans lequel il croupit. Ils sont quelques-uns qui se groupent pleins de courage, pleins d'enthousiasme, prêts à sacrifier tout ce qu'ils peuvent de leurs loisirs pour atteindre leur but : doter leurs semblables d'un outil de formation artistique à la fois agréable et éducatif, un signe tangible de présence malgré la faiblesse de leur position sociale, un symbole concret de leur droit légitime à une place libre au soleil : une fanfare.

On n'a guère de souvenirs, à Elouges, d'un premier volontaire, Omer Gallet, qui réunissait, en 1900, quelques mordus au "petit salon Rutot", à l'entrée de la rue de Dour (des Andrieux aujourd'hui). Par contre, les Procureur, les Dequévy, les Dhénin sont considérés comme les véritables créateurs de la fanfare "Les Ouvriers Réunis", que la toute nouvelle Maison du Peuple accueille en 1902. Augustin Procureur père, le deuxième chef de la phalange, son fils Augustin et son petit-fils Léonard - dans le bonbardon duquel le chat de la maison élit domicile, une nuit, pour mettre au monde ses quatre chatons - consacreront tous leurs loisirs à former des jeunes recrues en les initiant aux arcanes du solfège. Leur ardeur, leur zèle fit tache d'huile : Augustin Dequévy apprend le solfège à ses jeunes amis chez lui, tout en berçant sa fille Lucette ; les Abrassart, les Carlier, les Denis, les Loiseau, les Luc passent tout leur temps libre à la formation musicale des jeunes concitoyens. En peu de temps, la jeune fanfare recueille les fruits d'un labeur acharné, assidu, sous la prestigieuse baguette de Clotaire Louys. Pendant 33 ans, cet artiste complet conduira les "Ouvriers Réunis" vers les plus beaux triomphes.

En 1909 à Bruxelles (3ème division), en 1922 à Lille (1ère division), en 1923 et 1927 à Mons, au tournoi provincial (division excellence), la fanfare socialiste enlève tous les premiers prix de lecture à vue, d'exécution, d'honneur et de direction. En 1938, un enfant du village, Léon Fourny, compositeur averti, conduira les 70 musiciens de la fanfare vers de nouveaux succès. Depuis 1960, la société est magistralement guidée par Edouard Liénard, également talentueux compositeur, sensible et émouvant.

La population tout entière rend un vibrant hommage à la phalange instrumentale (comme à la chorale d'ailleurs) à chaque sortie - concerts annuels à la Maison du Peuple, à l'occasion des kermesses locales ou pour recueillir des fonds en faveur des victimes du travail -. C'est au cours de l'une de ces manifestations d'hommage qu'un accident tragique plongea le village dans la consternation. En 1909 à Bruxelles, la fanfare remporte un éclatant succès. Tous les habitants attendent les musiciens dans la joie et avec fierté, comme s'ils avaient participé eux aussi à leur exploit. Les fanfares de Dour, de Wihéries, de Thulin sont venues également accueillir les lauréats à la gare ; c'est un véritable triomphe. Dans la cour Godin (rue Jean Duhot), un Elougeois (l'Commissaire) "tire des campes" en hommage aux "Ouvriers Réunis". Hélas ! L'engin qu'il manipule éclate et le tue sur le coup. Cette dernière explosion mortelle sème le glas dans tous les coeurs. Les fanfares étrangères regagnent leurs communes, les habitants du village rentrent dans leurs demeures et la fête si bien commencée s'achève brusquement dans un cruel silence.

La progression constante de cette phalange musicale n'aurait pas été possible sans le soutien de la coopérative. Les locaux qu'elle mit à sa disposition et les subsides substantiels qu'elle lui accorda (traitement du chef, achat d'instruments et de partitions, frais de déplacement, etc.) contribuèrent puissamment à son ascension vers les plus hauts sommets de la musique de fanfare.

Pendant trois quarts de siècle, par sa présence spectaculaire, la fanfare a puissamment contribué à la prise de conscience, par la classe ouvrière, de sa force et de sa dignité. A l'atelier comme au fond de la mine, dans la rue, dans les familles, dans les réunions, qu'elles soient politiques ou récréatives, dans tous les milieux, le musicien jouit d'un prestige certain, il est respecté ; c'est quelqu'un !

L'ardeur au travail des aînés, leur enthousiasme et leur amour de la musique ne sont pas perdus aujourd'hui. Malgré la disparition des premiers pionniers, les difficultés de gestion, le style de vie actuel et l'influence répressive des temps que nous traversons, il reste présent un noyau d'anciens membres toujours aussi tenaces, toujours aussi dévoués, autour duquel de jeunes talents viennent exprimer leurs espérances, leurs aspirations à travers l'amour de l'art musical, amour qui les stimule et les conduit vers des concepts de beauté toujours plus parfaits.

LE ROSSIGNOL.

Curiaf Loiseau

Chut!... si... lon - ce... nos d'al-lons vos- can - ter... en' si - que oui... in' se que d'biau, chut! si - lon - ce... accou-tez bie ô mais que se - que d'biau!

Quand l'rossi - gnol... tout au... ma-tegn'... rie chifflo-ter... tout sort's de cho-o-o-seo... sans blag' j'en quittr'... eus pus... n'gou- dégn' je l'accou-treus sans pus rie fait d'au-tre; i cant' jus- qui'à don que l'nuît que... et quand j'ai fait a-vant d'min- ger... ché tou dis cha pre-mier qu'ch' fait.. mais que s'pe. kil' - biè' là... cant' bie... Quand l'rossi-...

LA FANFARE SOCIALISTE "LES OUVRIERS REUNIS" EN 1926

ABRASSART Fidèle	DENIS Henri	LUC Désiré
ABRASSART Henri (père)	DENIS Louis	LUC Edmond
ABRASSART Henri (fils)	DEQUEVY Adolphe	LUC François
ALLONGUE Henri	DEQUEVY Augustin (père)	LUC Joseph
AMAND Emile	DEQUEVY Augustin (fils)	LUC Jules
AMAND Germain	DERRIDER Jules	LUC Nicolas
AMAND Jean-Baptiste	DERRIDER Jules (fils)	MINEZ Auguste
AMAND Vital	DHENIN Augustin	MINEZ François
BLOT Auguste	DHENIN Désiré	NEF Jules
BLOT Eugène	DHENIN Gustave	NISOL François
BLOT Henri	DHENIN Jean	PROCUREUR Augustin (père)
BUREAU Jean-Baptiste	DHENIN Jean-Baptiste	PROCUREUR Henri
CAMBIER Nestor	DOYE Adolphe	PROCUREUR Léonard (fils)
CANTINEAU Jules (père)	DOYE Charles	QUENON Joseph
CANTINEAU Jules (fils)	DUPONT Albéric	QUEVY François
CANTINEAU Simon	DUPONT François	RUELLE Benjamin
CARDINAL Joseph (père)	FAID'HERBE François	RUELLE Jules
CARDINAL Joseph (fils)	FAID'HERBE Nicolas	SAUSSEZ Augustin
CARLIER Henri	GILRON Elie	SAUSSEZ Jules
CARLIER Hilaire	HAYEZ Gustave	TACHENION Armilde
CARLIER Louis	HAYEZ Victor	TACHENION Gustave
CASTIAUX Jean-Baptiste	HUEZ Alfred	TELLIER Arthur
CIPLY Joseph	JORION Arthur	THOMAS Jules
CORDIER Alphonse	LAURENT Joseph	VILAIN Virgile
DELATTRE François	LAVRILLE Jules	WANTIEZ Charles
DELATTRE Gustave	LAVRILLE Nicolas	WANTIEZ Henri
DELBECQ Marius (père)	LEBRUN Gustave	WANTIEZ Auguste
DELCOURT Arthur	LETOT Jules	WANTIEZ Jean
DELPLANCQ Victor	LIBIEZ Désiré	WANTIEZ Léon
DENIS François	LIETARD Louis	WILLEMART Nicolas
DENIS François (père)	LOISEAU Turiaf	WILLEUX Alphonse
DENIS François (fils)	LUC Auguste	WILLEUX Auguste

LES "CAPIAUX BOULES"

Des trois formations artistiques subsidiées par la coopérative, et dont nous venons de signaler l'impact sur la population, naquit un groupement à caractère apparemment plus récréatif, mais combien représentatif de l'esprit gaulois et du caractère enjoué des habitants d'Elouges et du Monceau en particulier.

Tous les membres des "Capioux Boules" sont, à l'origine, des éléments de la fanfare, de la chorale et du cercle Rénova. C'est une belle synthèse de joyeux lurons qui eurent sur la population une influence bénéfique certaine. La bonne humeur qu'ils provoquaient autour d'eux n'est-elle pas un des piliers d'un agréable art de vivre, d'une heureuse fraternité ?

Quand ils quittent la Maison du Peuple pour une tournée dans le village, leur entrain, leur fanfare, leurs chants inondent les habitants, accourus sur le pas de leur porte, d'une vague de saine gaieté, de bon rire, le rire qui soulage et fait oublier les peines et les tracasseries journaliers, qui éclaircit le ciel souvent sombre de l'existence difficile des familles ouvrières.

Encore aujourd'hui, bien des habitants du village fredonnent volontiers en jardinant, en bricolant ou dans des réunions de familles ou d'amis le chant si doux du "rossignol" et la célèbre marche des Capioux Boules que Turiaf Loiseau avait composée pour eux (voir annexe).

Leur renommée fut si grande qu'elle dépassa vite les limites du village ; ils remportèrent notamment un immense succès dans la superbe salle de l'Eldorado à Dour en y jouant "Mademoiselle Sidonie", l'opérette patoisante de Jean Richez et Turiaf Loiseau. Enfin, consécration suprême à l'époque, ils furent sollicités par "Radio Wallonia" pour une émission radiophonique. Ecoutez, à ce propos Gustave Lebrun, le dernier de leurs présidents, interviewé

Cornet - Trompette Di **Les Capioux Boules (Marche)** Turiaf Loiseau (père)

Chorus
I can lons à l'oi. san-ce, sui ven bié l'in den-ce. Hou-thons que no so-cié-te
N'im port ou purt s'pree sin-tée; No chep plein d'ou-ra-ge. Sait bié fait s'ou-va-ge. Quand on cant ou cant'it toutout
Nos s'bons d'oual'bonne route. Ch'ne nie des nouil-les, les ca-piaux Bou-les. Che on des plus forte
-tes cho rales. Sui dra-peau est sur pli d'noé-elles (no) Sui se-pagme - e. D'vin l'mond in-tier-e
Non, non ch'ne nie des couilles. Et choral: des capioux boules. Ch'ne nie...
Che... pour nous s'jour-née-e. Nos... Alons in tournée - e. Che... pour nous s'jour-née-e
fi-té... Bié haut... s'le vous nos ki-tés, Oh... cho-sab-rach-lan-te. Nos... maik s'hai-man - le
Cha - va bié cha rou-te, cha - va bié cha rou-les. Oh - cho rale vail-lan-te
les... !

LES "CAPIAUX BOULES" (vers 1950)



Président : LEBRUN Gustave

Membres : AMAND Emile

BARBIEUX Fernand

CAMBIER Augustin

CARLIER Louis

DELCROIX Alexandre

DELMOTTE Alfred

DHENIN Gustave

DHENIN Jean

DHENIN Jean-Baptiste

DRUART Joseph

HENNEBICQ Jules

HUEZ Alfred

LOISEAU Turiaf

LUC Nicolas

LUSSIER Auguste

NISOL François

SAUSSEZ Augustin

STIEVENART Augustin

par les élèves de l'école communale, 4ème année, classe de M. Luc (1983) : "Un jour, nous fûmes invités à la radio régionale pour une prestation de notre chorale, dirigée par Alexandre Delcroix. Comme les radios étaient rares à l'époque, on avait installé des postes à la Maison du Peuple. Tous les habitants d'Elouges se trouvaient réunis dans les salles. Nous étions partis dans trois cars. Arrivés au studio, le directeur de la station refusa de nous faire passer sur antenne, prétextant qu'il avait trop de travail ce jour-là. C'était mal nous connaître que de croire que nous accepterions une telle chose ! D'abord, nous avions payé les cars ; et puis, quelle déception pour tous nos supporters élougeois ! Finalement, après bien des palabres, M. Tricot nous place entre deux publicités : 'Suma, la casserole qui ne s'écaille pas' et 'La maison du porte-plume'. Le moment de passage n'était peut-être pas le plus propice, mais nous n'avions pas le choix et l'honneur était sauf. A notre retour, nous fûmes accueillis comme des rois dans notre village."

GYMNASTIQUE

Il n'est plus nécessaire de rappeler l'importance capitale de l'éducation physique, sinon pour montrer les bienfaits corporels, sociaux et culturels qu'elle a apportés aux jeunes gens qui fréquentaient la salle de gymnastique de la Maison du Peuple. Le développement harmonieux du corps, en augmentant la force et l'endurance, en préservant la santé, contribue grandement à la formation du caractère en fortifiant la volonté, l'énergie, le sang-froid, le coup d'oeil et aussi la sociabilité, toutes qualités essentielles à l'épanouissement de la vie propre de l'individu et à son intégration sans problème dans la vie en société.

Que Louis Mascret l'ait compris ou non, en créant un cercle de gymnastique à la Maison du Peuple, n'a guère d'importance, compte tenu que cet homme n'avait terminé que ses études primaires. Mais, parfait autodidacte, ayant par son expérience personnelle ressenti tous les profits que la gymnastique pouvait apporter à tous, petits et grands, hommes ou femmes, conscient de l'état souvent déplorable de la santé des jeunes Elougeois et Elougeoises, il voulait que ses concitoyens profitent comme lui de tous les avantages physiques, intellectuels, sociaux et moraux que la gymnastique pouvait leur fournir.

Aussitôt après la guerre de 1914-1918, Louis Mascret convainc le comité de gestion de la coopérative d'équiper une salle de gymnastique d'un matériel adéquat : cordes, anneaux, barres fixes et parallèles, cheval et, pour les danses et les ballets mis sur pied pour les filles, des cerceaux, des tambourins, des castagnettes, etc.

Là encore, l'orchestre accompagnateur - Joseph Laurent, Firmin "Bidesse", Augustin Dequévy, Léonard Procureur, François Denis, etc. - était absolument bénévole et les uniformes étaient payés par les exécutants ; ce qui démontre bien l'enthousiasme, la volonté, l'esprit d'équipe des membres, jeunes ou vieux. Ne vit-on pas souvent Marcel Mothy, ancien militaire de carrière,

aider encore Louis à la direction, à plus de 60 ans et toujours gratuitement ? Est-il encore possible de rencontrer de tels dévouements aujourd'hui ? Ces exemples de générosité, de philanthropie ne pouvaient manquer de forcer l'admiration des jeunes déjà enflammés, transformés par les saines richesses que leur offrait la pratique de la gymnastique.

Les parents, les amis, tout le village admiraient l'allure, la prestance, la beauté des défilés et des représentations, aussi bien en salle qu'en plein air. Et que de succès remportés lors des exhibitions à Wihéries, Boussu, Baudour, Pâturages, Cuesmes, etc. ! Un témoin raconte : "I feurent des pyramides co pu hautes que l'pont du Monceau !" (1)

Pourtant, les conséquences malheureuses de la guerre de 1940-1945, l'abandon de Louis Mascret et de ses collaborateurs, trop âgés, la hausse spectaculaire des prix et l'augmentation des frais d'entretien et de fonctionnement - malgré la bonne volonté de la coopérative - entraînèrent la disparition de cet organisme qui avait encore connu, en novembre 1944 à Dour, un succès éblouissant en exécutant un programme basé sur le thème "La Cocarde de Mimi Pinson".

(1) "Ils faisaient des pyramides encore plus hautes que le pont du Monceau".

LE JUDO

Quand, en 1918, le "P'tit Mascrot" créa le cercle de gymnastique de la Maison du Peuple, il ne pouvait imaginer qu'un quart de siècle plus tard, une autre forme, un autre style d'éducation physique relèverait le flambeau que l'âge l'avait forcé à abandonner. C'est Edmond Lhotte, notre talentueux artiste local - l'art et le sport (ceinture noire 2ème dan) font très bon ménage chez lui -, qui ranima la flamme en créant un club de judo dans cette même Maison du Peuple, toujours prête à soutenir toutes les initiatives susceptibles d'exalter les aptitudes physiques, intellectuelles et morales de ses adhérents.

"Mais, direz-vous, le judo n'est-il pas un sport dangereux ? Pratiquez-le vous-même et vous verrez que cette fausse réputation n'est pas du tout justifiée et, qu'au contraire, il offre de nombreux avantages - nous dit M. Lhotte - puisqu'il développe la souplesse, la force, l'agilité, la résistance, en éduquant en même temps les réflexes et l'adresse ; il développe les qualités morales par la correction et la courtoisie exigées, la discipline à observer, la modestie qu'il faut admettre et la sincérité qu'il faut appliquer. De plus, il fortifie la personnalité de chacun et, valeur non négligeable, il contribue à la sécurité des pratiquants en diminuant les risques d'accidents (comment chuter sans danger) et en constituant un moyen très efficace de défense."

M. Lhotte connaît donc mieux que quiconque les avantages que cette discipline peut apporter à la jeunesse élougeoise. Il a donc cent fois raison quand, en 1968, il initie les aspirants judokas dans l'ancienne boulangerie de la Maison du Peuple et il verra rapidement ses efforts récompensés puisque une soixantaine d'inscrits suivent ses leçons. Malheureusement, sa vie artistique l'oblige à cesser ses activités sportives en 1978 ; mais en avril 1985, plus à l'aise dans ses occupations professionnelles,

il reprend ses leçons suivies, deux fois par semaine, par une trentaine de jeunes judokas.

Inutile de rappeler, en voyant les vertus développées par le judo, les avantages énormes que les jeunes Elougeois et Elougeoises trouvent à la Maison du Peuple en suivant les enseignements de M. Lhotte et de ses principaux collaborateurs, Gérard Labye (ceinture noire) et Marcel Delfosse.

Quelques judokas vers 1970 :

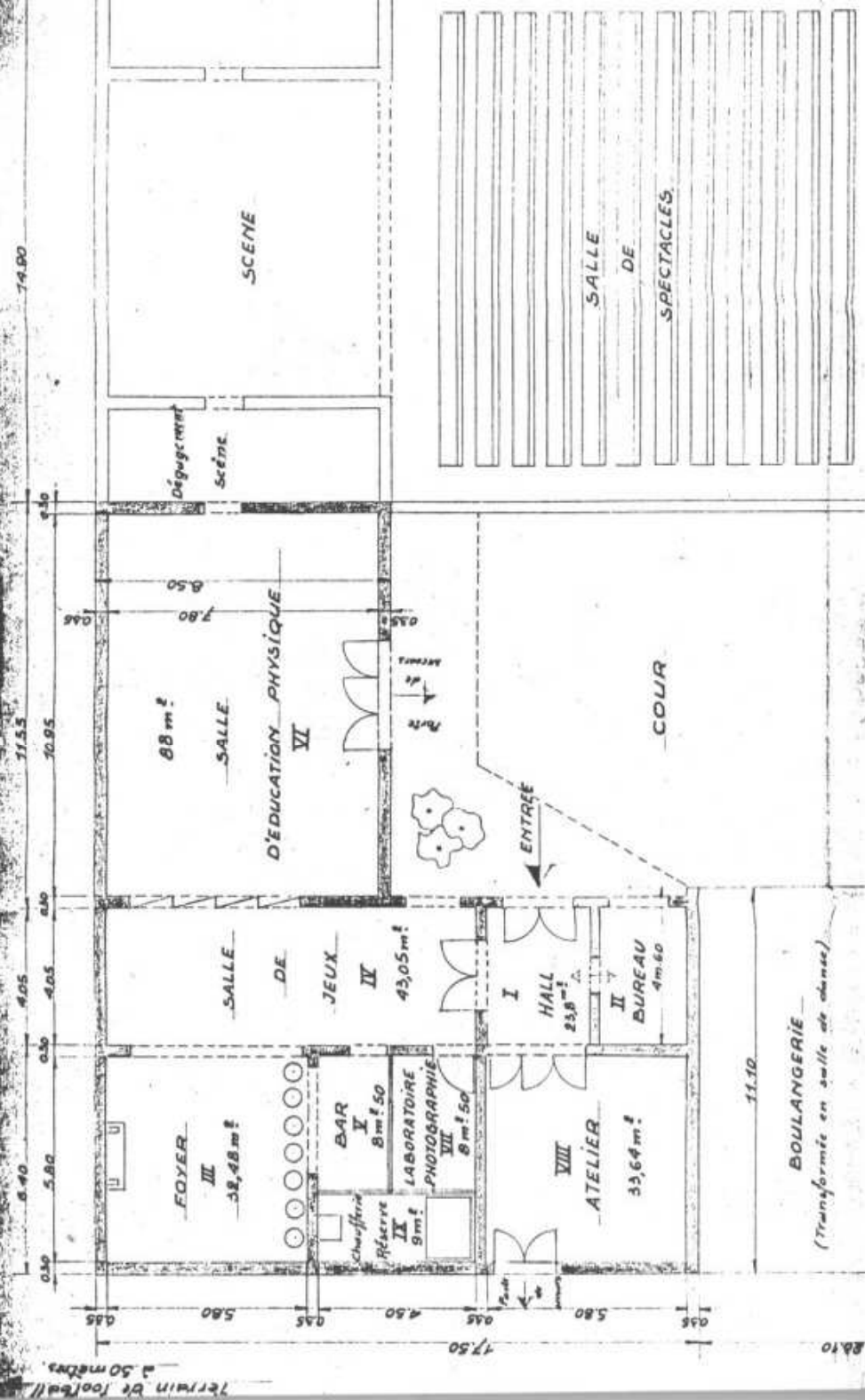
AMAND Michel	LEEMAN
BLOTIAUX Alain	MOREL Francis
CANION Jocelyne	PASSELECQ
DEQUEVY Gérard	SAUDOYER Philippe
DEQUEVY (fils)	SERPIN (docteur)
DEWAELE André	STIEVENART Louis
DEWAELE (fille)	STIEVENARD Philippe
GHIN Rita	STRAPPAZZON Roland
HAVEZ Alain	YACHKO Jean-Luc



LA MAISON DES JEUNES ET DE LA CULTURE

Nous avons déjà signalé combien la facilité des déplacements et l'attraction exercée par les distractions plus fascinantes offertes dans des centres plus sophistiqués que le milieu rural influençaient les jeunes villageois et savaient peu à peu la vitalité des groupes récréatifs et culturels des petits agglomérations. Peut-être aussi parce qu'ils ont moins lutté que leurs pères pour atteindre les réformes dont ils bénéficient aujourd'hui, sûrement parce que le chômage aigrit les coeurs et décourage les bonnes volontés et aussi parce que le nombre d'heures de loisirs a beaucoup augmenté - et ceci paraît un paradoxe, mais l'embarras du choix des occupations de loisirs peut engendrer l'indifférence chez les blasés, les irrésolus, ceux qui justement ont tant besoin d'être guidés, ou, au contraire, provoquer une sélection plus poussée qui dirige vers des centres plus adéquats et mieux appropriés à leurs aspirations les plus dynamiques, les plus réfléchis, qui espèrent trouver là ce que le village ne peut leur offrir. Toujours est-il que les jeunes Elougeois, à quelques rares exceptions près, montrent aujourd'hui beaucoup moins d'enthousiasme que leurs aînés. Cette désaffection alerta déjà en 1959 quelques sociétaires avertis de la Maison du Peuple ; ils résolurent de prendre en main la lourde tâche d'intéresser les jeunes de moins de 20 ans en créant la Maison des Jeunes.

But : organiser des activités capables de meubler les loisirs d'une manière à la fois amusante et éducative ; créer un milieu propice à l'éducation permanente à côté de la famille, des écoles et du milieu de travail ; favoriser l'éclosion des jeunes personnalités et développer les vertus civiques et l'esprit démocratique en faisant appel notamment aux responsabilités de chacun.



AVANT



PENDANT



A P R E S

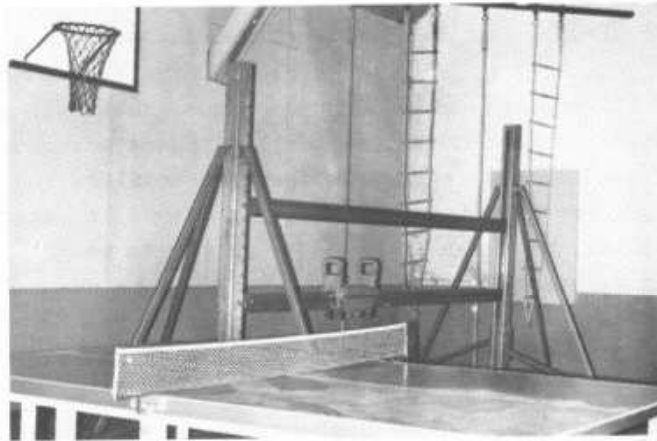
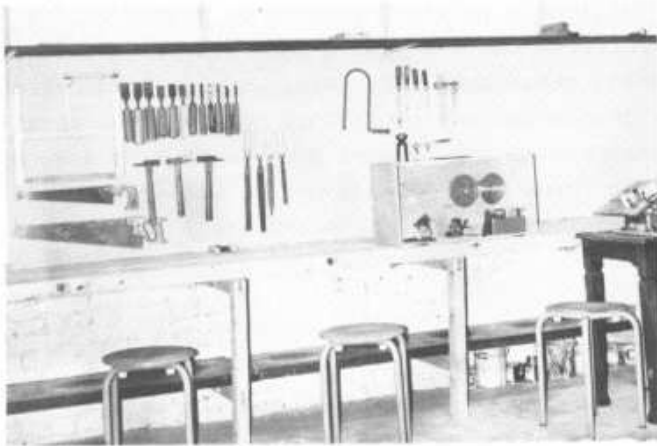


Réalisations : en 1959, un club de jeunes de 8 à 12 ans utilise ses loisirs dans des jeux d'intérieur et d'extérieur et dans des activités créatrices. En 1960, un club d'éducation physique réunit 70 jeunes garçons et filles. En 1962, un cercle de libres débats rassemble 25 à 30 jeunes gens de 15 à 20 ans, qui discutent de livres et films dans des séances de ciné-club et de lectures vivantes ou participent à des excursions éducatives, des visites guidées, etc.

Obstacle matériel : locaux insuffisants et surtout mal adaptés aux besoins.

En 1963, toutes les sociétés ayant leur siège à la Maison du Peuple, réunies en assemblée générale, promettent leur soutien financier et moral afin de mettre au service des jeunes (auxquels elles ne s'étaient pas spécialement intéressées jusque là) un équipement culturel valable. D'anciennes installations vétustes (boulangerie, écurie, salle de gymnastique, abattoir, remises) furent intelligemment aménagées par les jeunes eux-mêmes, magistralement guidées par leurs principaux conseillers : Jean Miché, instituteur, organisateur réfléchi, méthodique et méticuleux et Marius Delbecq, un des piliers de la Maison du Peuple, combien modeste et combien efficace, aussi enthousiaste que discret, animateur hors-ligne, toujours et partout sur la brèche avec eux. Les photocopies montrent bien les efforts consentis bénévolement par une jeunesse bien motivée, bien encadrée. Et c'est là peut-être que bien des anciens dirigeants de la Maison du Peuple ont manqué de psychologie en négligeant trop longtemps l'encadrement des jeunes. Voyez les efforts constants et les heureuses réalisations des vicaires et des curés de nos paroisses pour attirer et retenir la jeunesse dans leurs organismes !

Les locaux comprennent essentiellement : un foyer d'accueil entouré d'un atelier, d'un laboratoire, d'une salle de jeux et d'une grande salle d'éducation physique.



La lecture de quelques statuts suffira pour mettre en relief l'influence heureuse de la Maison des Jeunes et de la Culture :

Art. 3 : "L'association a pour but : d'offrir à la jeunesse, en vue de sa formation, des activités éducatives, culturelles, sociales et sportives ; d'organiser des réunions diverses, des conférences, des expositions, des séances culturelles.

Art. 7 : Peut être exclu tout membre dont la conduite ou le comportement nuirait au bon fonctionnement et à la bonne renommée de l'association.

Art. 8 : Tout membre peut être exclu, notamment pour les motifs suivants :

1. violation de ses engagements ;
2. inobservation des statuts et des règlements d'exécution de ceux-ci ;
3. manquement grave à l'honneur ;
4. condamnation judiciaire passée en force de chose jugée pour un fait entachant l'honorabilité ;
5. quatre absences non motivées aux réunions ou assemblées.

Art. 14 : Les fonctions des administrateurs et des commissaires sont gratuites, sauf remboursement des frais de déplacement et de déjournement.

Le règlement d'ordre intérieur montre clairement tout le sérieux, toute la gravité de l'organisation. En voici quelques extraits :

"En acceptant sa carte, le membre s'engage à respecter le règlement d'ordre intérieur et les directives qui seront données par le responsable de la Maison. Les dégâts occasionnés seront à charge de ceux qui les commettent. En cas de nécessité, le responsable du local pourra exclure le membre dont la conduite laisse à désirer. Le responsable fera rapport au conseil d'administration de l'A.S.B.L. après avoir examiné le cas en conseil de Maison. Tout dégât, désordre, toute souillure dont se serait rendu coupable un usager ou un groupe d'usagers pourra être facturé immédiatement à cet usager ou à ce groupe sur proposition du responsable technique et sur décision du conseil de Maison.

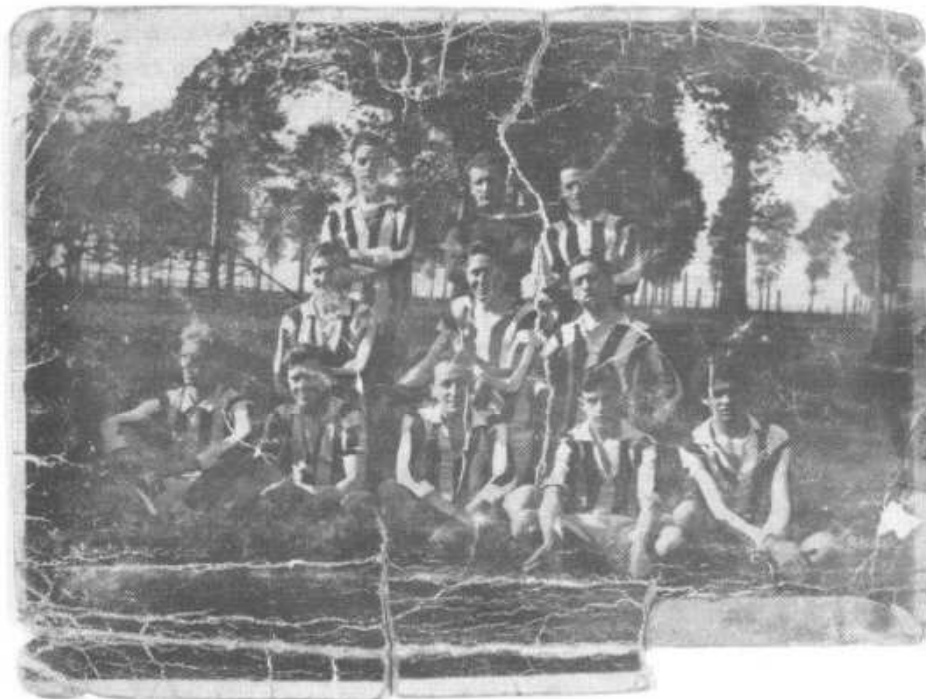
Les parents peuvent, avec l'autorisation du responsable, entrer dans le local afin de se rendre compte de sa bonne tenue. Un bar débitant des boissons non alcoolisées sera ouvert à certaines heures. La consommation n'est pas obligatoire. Si le membre désire une boisson, il s'adresse au responsable du bar. Le responsable a le droit d'interdire l'entrée à un membre en état d'ivresse. Il peut également refuser de servir des consommations si nécessaire. La danse est autorisée les jours où sont organisés des bals, juke-box party, ... (de préférence les samedis, dimanches et jours fériés). Le comité des jeunes pourra être chargé, en accord avec le responsable, de concevoir et de réaliser des programmes d'activités, de veiller à la publicité et de favoriser les initiatives collectives. Il veille à la coordination des activités et au bon esprit."

L'abondance et la variété du matériel employé (voir tableau) prouvent la grande activité de la Maison et son influence bénéfique sur la jeunesse locale : développement harmonieux du corps humain, acquisition d'aptitudes manuelles et épanouissement des qualités intellectuelles, sociales, civiques et morales.

En prenant en charge les conditions matérielles d'existence d'un organisme d'une efficacité aussi indiscutable que la Maison des Jeunes et de la Culture, la Maison du Peuple n'a-t-elle pas ajouté un fleuron de plus à la panoplie des bienfaits qu'elle a apportés à la jeunesse locale ?

LE SPORTING CLUB D'ELOUGES

La toute première équipe de football d'Elouges évoluait dans la prairie Roucou (entre le cimetière et la rue des Canadiens, derrière le café "Pipine", le local) puis dans la prairie Cappeliez (derrière l'ancienne ferme Cappeliez - Marlière -).



COLLARD Marcel	MOURY Julien
DERBAIX César	REGNART ?
DUFOUR Henri	SARTIAUX (Dour)
FAID'HERBE Antoine (dit Siki)	SARTIAUX (Elouges)
GOSENS Urbain	SAUSSEZ Félicien
HAYEZ Simon	

Quelques années après la naissance du cercle de gymnastique, un club de football vit le jour à la Maison du Peuple. Les soldats anglais, qui avaient séjourné quelques semaines au village après l'armistice, avaient initié quelques jeunes Elougeois à la pratique de leur sport national.

Une première équipe, le "Jean Jaurès Club" (dérivé du Sporting Club d'Elouges centre) naquit en 1925 à la Maison du Peuple. En maillot noir et blanc (couleurs d'Elouges), les joueurs (Louis et Julien Moury, Henri Verdavaine, Achille Bacq, Auguste Willée (dit le Russe), etc.) évoluaient d'abord sur la "pâturage Caudron", en face de la "Chavaterie", rue Victor Caudron, puis sur le stade Lebrun-Nisol (Chemin des 34), ainsi dénommé à cause de deux joueurs : Lebrun, mort au front pendant la campagne de 18 jours en 1940, et Frans Nisol, décédé sur le terrain au cours d'un match. Au sein de la Fédération Socialiste de Football, ils portèrent brillamment les couleurs locales jusqu'en division 1 nationale.

Le club prit ensuite le nom d'"Etoile Rouge", nom qu'il garda jusqu'à sa disparition en 1952, à la mort de son président Jean Richez.

Au sein de ces équipes, comme dans les autres groupes issus de la Maison du Peuple, le même enthousiasme, le même dévouement animent les joueurs. Bien que soutenus matériellement par la coopérative, ils achètent personnellement une partie de leur équipement, paient leurs déplacements et une cotisation hebdomadaire de 1 F - au lieu d'être payés comme aujourd'hui -. Autres temps, autres moeurs !

Chanson du "Jean Jaurès Club", Elougeois.

1^{er} couplet.

D'puis que longmint à Elouges il a enn' société,
Enn' société sportive qu'on jure à l'ball avec ses pieds.
Les joueurs sont tenaces, les supporters es pu
Et j'in courroit in masse qu'in faite les succès.

Refrain.

Et football il est biau à Elouges, à Elouges,
Et football il est biau à Elouges com' au Monstheau.

2^e couplet.

C'est le Jean Jaurès Club, el tite d'el société;
Ch' t' Achille el secrétaire et Gus el trésorier;
I faut les vie au Peuple quand lieu équipe ennié,
In' ils ont faite enn' pile, es mette à chanter: (au refrain.)

3^e couplet.

Mais ech' min va vol dire comme cha i composé
D'abord pas les avants nos d'allons comminchi
Il a Albert Beckausmacker, Julien Moury à côté
Et Henri Verdavaine è la pau les rinhé. (au refrain)

4^e couplet.

Puis, Alphonse Vachaudiez avec Auguste Brohé
Eye François Cambier est pou fait les sintriés
Jules Romy el centri'halfe, che l'as du ballon rond
Avec lui rien ne passe; eye Marceau ech' té bon. (au refrain)

5^e couplet.

Ne s'cou-ahi che l'definse ou in'faut nié passé:
Wuilcot et l'capitaine sont la pou rinvoyé
Mais si il in'passe ungne à Georges du Cordonnier
Es' camarade Bastien li dit la n'tin fait nié. (au refrain)

6^e couplet.

Pou fini el complinte d'supporters irragés
Avec les deux réserves nos d'allons terminé
Nos avons l'sot Delbecq, cha ech té dératé
Ege l'auté et saudart, ché l'holt. bach Jean Wattéoz (au refrain)

7^e couplet.

Ech'ta l'moisson Caudron qui'on irra les vie joué
Jules Blot et Gusse Willée d'oliv'té les tickets;
Mais si da quiet'fois ungne qui'a é'coup d'pied à s'genou
Che Batiise Malaguin qui porte el boite de secours (au refrain)

8^e couplet.

Les gentill' supportrices in'faut nié les oublié,
Car d'su l'terègne, elles viette incourage
Les joueurs ds'el première, y faut l'sintinde vicé
Quand il in' marqu'té ungne, elles se mette à scater. (au refrain)

Un magnifique esprit de solidarité, d'entraide se manifestait en toute occasion ; quand le joueur Florimond Thiébault fut réduit à l'inactivité par une jambe cassée, les "Capioux Boules" effectuèrent quelques sorties dans les rues du village et organisèrent avec les autres groupes un "Cabaret Borégné" pour récolter des fonds et venir ainsi en aide au blessé réduit au chômage non rémunéré à l'époque.

Ainsi, en offrant à la population une saine distraction, le club de football développait l'esprit démocratique tout en fortifiant les vertus physiques, intellectuelles, sociales et morales, qui élèvent l'homme vers plus de dignité.

Mon père savait à peine lire ; il n'a jamais su acquérir le mécanisme de la lecture. Je sais, d'après les témoignages de nombreuses personnes âgées que j'ai interviewées pour réaliser ce travail, combien de leur vieux parents vivaient dans cette contrainte, qui les empêchait de satisfaire leur besoin de savoir, de perfectionner leur intelligence, de développer leur esprit critique.

Parmi ses quatre frères, un seul, Jules, conscient de l'état misérable de sa famille et révolté par les conditions inhumaines du travail de mineur de fond, pourra quitter la fosse pour devenir receveur communal après avoir suivi assidûment, avec acharnement les cours du soir, cours orientés surtout vers l'écriture et la lecture. Il dévore tous les livres qui peuvent lui tomber sous les yeux et réussit l'examen qui le sort de la mine. Sa maison jouxte la coopérative, dont l'essor est son principal souci ; il devient le conseiller de J.-B. François, de F. Quenon, fait partie du comité de gestion de la coopérative. Il s'occupe avec passion de la toute jeune fanfare, dont il est le secrétaire, où il tiendra toute sa vie une place au pupitre des tubas. Au lendemain des répétitions, il rend visite aux musiciens absents la veille, s'informe du motif de leur absence, n'admet aucune négligence. Heureux temps où une faute envers un engagement pris est considérée comme un manquement à l'honneur ! Enfin, convaincu par son expérience personnelle que le livre est une arme idéale contre l'esclavage imposé par l'ignorance et un parfait outil d'émancipation de la pensée et de la personnalité, il est le plus chaud partisan de la création d'une bibliothèque soutenue par les subsides de la coopérative.

Si je m'étends un peu sur la description de ce personnage, c'est parce que je l'ai bien connu et j'en ai beaucoup entendu parler ; d'abord, parce qu'il était le frère de mon père, mais surtout parce qu'il est bien représentatif, au début de sa vie, de l'ouvrier élougeois soumis au rude labeur de charbonnier, ignorant non pas parce que ses aptitudes mentales sont insuffisantes pour favoriser l'élévation de sa pensée, mais parce que la misère matérielle de la famille contraint l'enfant à un travail abrutissant au lieu de l'envoyer se dégrossir à l'école.

Mais c'est l'heure du socialisme et de l'éveil des idées nouvelles dans la masse ouvrière ; idées de liberté, idées d'égalité, de respect de l'individu quel qu'il soit ; et pour sortir de la nuit où l'ignorance les a maintenus, les ouvriers sont prêts, avec passion, à tous les efforts pour sortir de la gangue stérile qui les paralyse encore.

La bibliothèque de la Maison du Peuple voit donc le jour après la guerre de 1914-1918, à l'étage, près de la salle de répétition réservée à la chorale et à la fanfare. Cette "bibliothèque du peuple", disait-on, connut bientôt une grande renommée par le nombre et la qualité des livres qui garnissaient ses rayons - la coopérative achetait en moyenne 200 volumes par an. Grâce au dévouement et à la compétence des deux premiers bibliothécaires diplômés, Gaston Dubois et François Moreau, elle devient le rendez-vous de centaines de lecteurs et de lectrices, les mercredis soir et les dimanches avant-midi. L'affluence est telle que le bibliothécaire accepte volontiers l'aide bénévole de deux ou trois assistants. Plus de 400 lecteurs, jeunes ouvriers et ouvrières surtout, dont un quart d'étrangers (Dour, Wihéries, Thulin, Hensies et même Saint-Ghislain), fréquentaient assidûment ce foyer de culture considéré, avec ses 7.000 à 7.500 volumes en 1939, comme le plus important des environs. Tous confient leurs désirs au bibliothécaire éclairé, écoutent volontiers ses conseils dans le choix de leurs lectures, d'après leur âge et leurs connaissances.

Hélas ! Si, au moment de la mobilisation en 1939-1940, 700 à 800 livres se trouvaient en circulation, l'arrivée de l'occupant - probablement soupçonneux quant à l'impact des livres sur la contre-propagande hitlérienne -, l'absence forcée du bibliothécaire rappelé sous les armes et le manque d'inspection provoquèrent dans l'organisme une pagaille indescriptible qui amena la disparition de plus de 1.000 volumes.

Après la guerre, malgré les efforts constants et le dévouement des bibliothécaires (Rober Dame, Marius Delecroix, Gérard Dhénin, Louis Delpature, André Sprémont), la bibliothèque perdit bon nombre de ses clients à cause aussi de la diminution des achats, vu le prix toujours plus élevé des bons livres, et, paradoxalement, à cause de l'achat personnel de plus en plus répandu des livres de poche. Aujourd'hui, il n'existe plus de foyer où l'on ne trouve pas plusieurs livres, depuis le livre scientifique, historique ou politique jusqu'à la B.D., en passant par le roman policier et le roman d'amour.

Mais, quel que soit le peu d'engouement que l'état vétuste et peu accueillant de la bibliothèque actuelle puisse provoquer, la Maison du Peuple peut s'enorgueillir d'avoir offert à la population ouvrière du village, pendant plus d'un demi-siècle, un instrument de culture, d'ouverture à la connaissance des choses et des hommes, surtout au moment où le prolétariat avait le plus besoin d'éveiller sa conscience, de s'affirmer enfin et d'affermir sa force.

LE PRINTEMPS MUSICAL S'OUVRE A ELOUGES



Il faut remonter aux années 1900 pour se rappeler avoir vu la salle des fêtes de la Maison du Peuple d'Elouges bourrée de plus de 600 personnes enthousiasmées.

A 20 h, les 85 musiciens de la Musique des Guides apparaissent sous une grande ovation.

Poï Dupont, président du P.A.C.

local, devait dire toute sa satisfaction de voir se dérouler à Elouges le Printemps Musical.

« Qui l'eût cru ! Qui aurait pu espérer qu'en l'espace de deux mois, trois grandes formations musicales : la Musique des Guides, l'ensemble Bella Arto et Charles Kleinberg, l'ensemble Musique Nouvelle et le grand chanteur wallon Jules Beaucarne auraient pu arriver dans notre modeste commune ». Et de citer la collaboration exceptionnelle du ministère de la Culture française et en particulier du Centre Culturel du Hainaut.

M. Garin, à qui revenait l'honneur d'ouvrir ce Printemps Musical, dit toute sa satisfaction de l'équipe qu'il a rencontrée dans le Grand Mons.

« Notre objectif était d'assurer à cet ensemble de manifestations le parallèle indispensable. Ainsi tant le comité composé de l'abbé Lheureux, du pasteur Vallet et de Poï Dupont que les lieux de manifestations sont la preuve d'une large ouverture d'esprit. Et il faut nous en réjouir ».

La première partie du programme était consacrée à M. Jacques Leduc, Paul Béranget et Jean Absti qui fut le professeur d'Yvon Ducloux.

C'était un régal d'entendre cette formation composée de 85 musiciens et ce fut également une révélation de nous faire découvrir des compositeurs qui, il faut le dire, étaient pour beaucoup in-

connus. La deuxième partie du concert faisait appel à des œuvres de Lekeu, Debussy, Moussorgsky et Rencor. Toutes ces œuvres furent interprétées avec une maîtrise et une virtuosité sans égales. Cette dernière œuvre, qui dura 23 minutes et qui est due à une adaptation du colonel Dupont, chef de la musique de la Garde Républicaine, fut ponctuée d'une ovation sans fin.

Finalement, la Marche du Premier Régiment des Guides devait se clôturer par une ovation et un bis.

LE PRINTEMPS MUSICAL N'EST PAS FINI

Le Printemps musical se continuera par des ensembles tout aussi prestigieux.

Le 26 mars 1979, le célèbre ensemble Bella Arto et le poète Charles Kleinberg se produiront en l'église du Monsieu à Elouges, où l'on pourra entendre « Les 7 dernières paroles du Christ » de Joseph Haydn.

L'ensemble Musique Nouvelle donnera, quant à lui, une image de la musique contemporaine au Temple de Dieu le 6 avril 1979. La direction de cet ensemble est assurée par Georges Ortois.

Enfin, le 20 avril 1979, le Printemps Musical se terminera par l'opéra du poète et chanteur wallon Jules Beaucarne qui se produit actuellement à Paris durant tout un mois !

La salle des fêtes de la Maison du Peuple (P.R. H.).

P.A.C., le benjamin des organismes culturels nés à la Maison du Peuple en 1972. Présence et Action Culturelles, une appellation qui dit bien le but poursuivi par ce groupe. Etre présent, c'est vouloir être plus efficace, plus actuel, plus sérieux qu'une promesse, plus actif qu'une assurance, plus vrai qu'un rêve. C'est la volonté de se trouver là, quelque part où l'action culturelle est jugée nécessaire, si pas indispensable. Même si les organisateurs (P. Dupont, M. Delbecq, F. Derrider, J. Delplanque, F. Minez, H. Carlier, R. et M. Horlin) rêvent que leur action est indispensable, tant mieux ! Peut-être alors iront-ils le plus loin possible dans l'effort pour réaliser leurs objectifs : aider la population d'un village à s'élever par la culture, par la connaissance du monde et des hommes, par l'approche la plus ouverte des arts, par le développement de l'esprit critique et du libre arbitre.

1972 : à cette date, les derniers charbonnages locaux ont fermé leurs portes depuis longtemps (n° 4 Grande Veine en 1952 et n° 1 Ferrand en 1961) et la masse populaire a beaucoup évolué. Les enfants des mineurs poursuivent en général leurs études au moins jusqu'à l'école moyenne, souvent jusqu'en fin d'athénée ou d'école technique (Dour, Quiévrain, Hornu, Saint-Ghislain, Mons). Ils se perfectionnent en suivant des cours du soir (mécanique, électricité, dessin, comptabilité, etc.). Ils travaillent aux câbleries de Dour, à carbo-chimique à Tertre, aux chemins de fer, dans les ateliers et bureaux d'entreprises diverses de la région montoise et même bruxelloise.

Dire que cette évolution vers une qualification de plus en plus poussée soit due à l'action culturelle des groupements siégeant à la Maison du Peuple serait évidemment exagéré ; l'augmentation du bien-être, les médias, la prolongation de la scolarité, l'obligation de s'instruire pour briguer avec chances de

PRÉSENCE ET ACTION CULTURELLES

ORCHESTRE DE CHAMBRE DE WALLONIE

Lotubler



Fleury

P. Dupont

LOLA BOBESCO

Carlier et *Fredy*
l'Ensemble d'Archets Eugène YSAÏE

Alain
Bonny
ELOUGES - Maison du Peuple

Vendredi 15 mars 1974

Mon
Cher
Henri

succès un emploi devenu de plus en plus difficile à obtenir sont les raisons profondes de ce changement, mais il serait tout aussi déraisonnable de nier l'influence bénéfique de ces organismes au point de vue culturel. S'ils n'ont pas enseigné, s'ils n'ont pas semé, ils ont préparé la terre, ils ont ouvert les sillons qui attendent la graine.

En 1972, le P.A.C. ouvre les portes de la salle des fêtes de la Maison du Peuple. Ses intentions sont essentiellement culturelles et apolitiques. D'ailleurs, la lutte des classes est beaucoup moins farouche qu'au début du siècle et l'évolution des esprits a élargi les idées de tolérance et de liberté de pensée. On verra dans la salle, assis côte à côte, un député socialiste et le curé de la paroisse ; des catholiques pratiquants et des socialistes invétérés. Ne fût-ce que cet élargissement des esprits, admettant la coexistence paisible de couches différentes de la population et refoulant l'inimitié ridicule, constitue un progrès sans doute bien plus important qu'on ne le pense dans l'évolution de la société.

Le succès du P.A.C. est éclatant. Des centaines d'auditeurs assistent régulièrement aux conférences, aux concerts, aux spectacles théâtraux.

La tribune accueille : de grands voyageurs, en commençant par Guy Cappeliez, un Elougeois qui fit le tour du monde - et son voyage de noces - en voilier, Willy de Roos, Isy Schwartz, Douchan Gersi, etc. ; des personnages politiques : Richard Stiévenart, Irène Pétry, Guy Spitaels, Rober Urbain, René Dumont, etc. ; des écrivains célèbres : Henri Guillemin, Maurice Schuman, etc. ; des artistes : Jo Alfidì, Lola Bobesco, Harumi Hanafusa, Ekaterina Novitskaia, Julos Beaucarne, Raymond Devos, etc.

La scène est occupée par le théâtre de la Basoche, le théâtre national de Belgique, l'orchestre national de Belgique, l'orchestre de la Force navale allemande, l'orchestre de la Force terrestre allemande, la Musique des Guides, l'orchestre de Chambre de Wallonie, etc.

P. A. C.
PROGRAMME DE LA SAISON
1976 - 1977

Oasis secrètes d'Algérie	vendredi 8 octobre 76
Vivre en Chine	vendredi 19 nov. 76
Timor, l'île oubliée	vendredi 14 janvier 77
Maurice Schuman ancien Ministre français	vendredi 28 janvier 77
Bangkok-Thaïlande	vendredi 11 février 77
L'Amérique des Peaux-Rouges	vendredi 25 février 77
Ekaterina Novitskaia (U.R.S.S.) 1 ^{re} lauréate du Concours Reine Elisabeth	vendredi 4 mars 77

P. A. C.
PROGRAMME DE LA SAISON
1977-1978

Merveilles de Rome	vendredi 23 sept. 77
Grand Orchestre de Jazz de l'Armée Allemande (30 musiciens)	samedi 8 octobre 77
Oscende-Tahiti à la voile	vendredi 14 octob. 77
Henri Guillemin raconte Lénine	vendredi 18 nov. 77
Ecosse, entre ciel et mer	vendredi 2 déc. 77
Visa pour Hong-Kong	vendredi 6 janvier 78
Jo Alfidì (U.S.A.) Lauréat Concours Reine Elisabeth (piano)	vendredi 27 janv. 78
L'étrange dessin de Hawaï	vendredi 17 février 78

La salle abrite diverses expositions : peintures, sculptures, céramiques, etc.

Par la diversité et la haute qualité des séances présentées à la Maison du Peuple et par l'esprit de tolérance et d'ouverture vers toutes les idéologies, en présentant des spectacles, des concerts dans les églises du village et de Blaugies, dans le temple protestant de Dour, des salles neutres à Wihéries, le P.A.C. a largement contribué à l'évolution des esprits, à l'ouverture vers la tolérance, la communication et à sensibiliser le public aux problèmes matériels, spirituels et sociaux des individus et des peuples, quelles que soient leurs aspirations, leur situation géographique, leur civilisation.

Enfin, le groupement P.A.C. organise chaque année un voyage de huit jours vers des pays étrangers, à des prix défiant toute concurrence. Une cagnotte reçoit les versements partiels des candidats en vue de favoriser la participation de voyageurs moins à l'aise au point de vue pécuniaire. Notons d'ailleurs qu'en 1974, le voyage en Russie (Bruxelles-Moscou, Moscou-Léningrad, Léningrad-Bruxelles en avion et deux séjours, l'un à Moscou, l'autre à Léningrad) n'a coûté que 8.000 F par personne ! Cette somme suffirait à peine aujourd'hui pour un simple aller en avion de Bruxelles à Moscou.

En prenant ainsi directement contact avec des peuples étrangers, les participants découvraient l'influence profonde des coutumes ancestrales, des religions et des idéologies sur des modes de vie si différents du leur et qu'ils n'auraient pu imaginer s'ils ne les avaient observés sur place, dans leur milieu propre. Assister à minuit, sur la Place Rouge, à la relève de la garde devant le tombeau de Lénine, descendre dans une mine de sel à Wieliezka, chevaucher un dromadaire dans le désert tunisien ou rêver dans les rues de Jérusalem en montant au Golgotha ..., n'est-ce point la réalisation des plus beaux rêves de voyage que l'on puisse imaginer ? Que de joies saines, que d'enseignements originaux, que de réflexions profondes sur la vie et le destin des hommes !



- 1) 13 avril 1974 : La Russie - Moscou et Léningrad
- 2) 06 avril 1975 : La Pologne - Varsovie et Cracovie
- 3) 10 avril 1976 : La Tchécoslovaquie - Prague et la Bohème
- 4) 04 avril 1977 : La Tunisie
- 5) 07 mars 1978 : la Yougoslavie
- 6) 15 avril 1979 : Israël
- 7) 06 avril 1980 : La Grèce
- 8) 13 avril 1981 : Le Portugal
- 9) 10 avril 1982 : Malte
- 10) 08 avril 1983 : La Jordanie
- 11) 14 avril 1984 : La Turquie
- 12) 05 avril 1984 : L'Espagne
- 13) 06 avril 1985 : L'Egypte

ACTION RÉCRÉATIVE

A côté des immenses bienfaits de l'influence culturelle exercée par la Maison du Peuple sur la population ouvrière d'Elouges, il serait injuste et peu sage d'en négliger l'action récréative. D'ailleurs, on dirait que le mineur, abruti par une tâche journalière rude, épuisante cherche au jour, au soleil qu'il voit si peu, toutes les occasions d'oublier l'air vicié, la poussière et les dangers qui rôdent autour de lui dans la veine obscure, sa fatigue, son sort misérable. Il est presque normal, presque admissible de le voir parlant haut et buvant sec au cabaret - et il y en avait tant, agglutinés autour des charbonnages -, où jadis beaucoup d'entre eux prenaient dans le fourmil un bain que l'astucieuse cabaretière avait préparé pour eux parce qu'ils laissaient dans son tiroir-caisse une grosse partie de leur salaire. Il fallut la loi Vandervelde, interdisant la vente de l'alcool dans les cafés, et les réformes qui obligèrent la direction des mines à construire des bains-douches pour les voir rentrer plus tôt chez eux.

Mais la détente du cabaret, il fallait la remplacer par des divertissements plus sains. Parmi ceux-ci, à côté des groupes culturels (cercle dramatique, fanfare, chorale, bibliothèque, P.A.C.), la Maison du Peuple abrita des organismes plus récréatifs, destinés à distraire sagement ses adhérents. Après la guerre, la gymnastique et le football, les Capioux Boules en 1934 ; un groupe musical dérivé de la fanfare - G. Delattre et ses Amis - en 1948 ; les Tyroliens en 1948 aussi, le club de billard en 1957, les majorettes en 1958 et le tir à l'arc en 1968. Tous ces groupements créaient dans la commune une ambiance où le rire, la chanson, la danse apportaient aux familles la gaieté, la joie, comme un antidote contre les dures réalités de la vie quotidienne.

Comité et musiciens

ABRASSART Henri (père)
 ABRASSART Henri (fils)
 ALLONGUE Barthélémy
 BLOND Médard
 BOURLARD Léon
 DEFRISE Lucien
 DELPLANCQ Joseph
 DHENIN Augustin
 DHENIN Gustave
 DHENIN Jean
 DUBUISSON Charles
 HANSE Simon
 PARADIS Jules
 PREVOST Alfred
 PREVOST Eugène
 PREVOST Renée
 STIEVENART Augustin
 VESTIER Eugène
 WILLEUX Alphonse

Membres

ABRASSART Alfred
 ABRASSART Anne-Marie
 ABRASSART Eveline
 BRUGE Georges
 DEHON Jean-Noé
 DELCROIX ?
 DELCROIX Jean
 DELCROIX Josette
 DELPLANCQ André
 DELPLANCQ Josette
 DEMEYER Augustin
 DEMEYER Léon
 DERBAIX Jean
 DHENIN Jeannine
 DOYE Daniel
 DOYE Yolande
 DUWEZ Odette
 GAUTHIER Arlette
 LARCIN ?
 LAUNOY (fille)
 LAUNOY (garçon)

LEFEVRE Aimé
 PARADIS Josiane
 PARADIS Lise
 PARADIS Lisiane
 PIEMAN Marianne
 PIETTE Léon
 PIETTE ?
 RICHEZ Edmond
 RICHEZ Edouard
 SANTY Marianne
 SAULETEL Nelly
 ROUSSEAU Louis
 ROUSSEAU Lucienne
 TAQUENIERE Jean-Louis
 THOMAS Jean
 THOMAS Mariette
 VESTIER Marc
 WILLEUX Eva
 ? Jean-Claude

LES TYROLIENS, LA CLIQUE ET LES MAJORETTES

Issu de la volonté militantiste des piliers du parti socialiste local (H. Abrassart, Yacinthe Bruge, Augustin, Gustave et L. Dhénin, etc.), le groupe des Tyroliens, fondé en 1948, rassembla aussitôt une quarantaine de jeunes gens enthousiastes, filles et garçons. Les plus jeunes participants avaient à peine six ans et, dans les longs déplacements, ils étaient juchés sur la camionnette d'Eugène Vestier, portant un joli chalet tyrolien. L'ensemble évoluait aux sons d'un orchestre d'une dizaine de musiciens, issus évidemment de la fanfare socialiste. Souvent, les Tyroliens furent invités à participer aux cavalcades des villages environnants (jusqu'à Tournai et le Nord de la France).

Toujours sous la même impulsion et aidé par J. Delplancq, N. Denis, Cl. Luc, M. Vachaudez, etc., H. Abrassart - il a un tambour dans le ventre, ce garçon-là - fonde une clique qui accompagna un groupe d'une vingtaine de majorettes, non seulement dans les rues du village, mais jusqu'à Liège (manifestation anti-atomique), Bruxelles (deux marches pour la paix), Charleroi, Blankenberge, etc. Le talentueux G. Mulpas avait créé, pour la clique, une marche musclée qui rythmait les évolutions des groupes lors des cortèges et exhibitions (voir photo ci-contre et marche changée en annexe).

La fière allure de ces sociétés renommées, leur jeunesse, leur gaieté éclaboussaient de joie tous les curieux massés sur leur passage et l'on vit souvent, assis sur le pas de la porte de leur petite maisonnette, bien des grands-pères et grand-mères attendant patiemment le passage du groupe où leurs enfants ou petits-enfants perpétuaient les doux souvenirs de leurs jeunes temps (voir photocopie).





Il y a un an à pareille époque, à l'initiative de quelques dévoués et dévouées, un groupe de majorettes était constitué à la Maison des Jeunes d'Éloques.

Comme la population réserve un accueil chaleureux au nouveau groupe, la petite formation a rapidement grandi et elle compte aujourd'hui une trentaine d'éléments. Sous la sympathique présidence de M. Joseph Delplancq et de ses efficients collaborateurs et collaboratrices, Marcel Brohee, secrétaire-trésorier, Christian Cluquet, Freddy Delcroix, et Victor Flamme, répétiteur des tambours et clairons et Mlle Ginette Gallot, responsable

des majorettes, les pimpantes petites majorettes ont durant l'année écoulée agréablement bien des jours de fêtes dans la région et même au cœur des Ardennes.

A l'occasion du 1er mai, la clique et les majorettes ont effectué une sortie dans le village. Au départ et en présence des autorités communales, représentées par M. Jean Dehon, Georges Loiseau, Roger Dubois, Achévin, Henri Carlier, Georges Estievenart, Robert Horlin, conseillers communaux, le président brassa un bref bilan des activités du groupe à l'occasion de cet anniversaire, dit-il encore, un effort a été fait dans le domaine

vestimentaire, nos gracieuses amies baserides ont parées d'une jolie cape et la clique d'un nouvel uniforme et ceci grâce à l'inlassable dévouement de Mmes Flamme, Delcroix, Cluquet, Adam, Vermassen, et Brohee, que je remercie de tout cœur.

Fiers de notre village, conclut-il, l'œuvre entreprise sera continuée et malgré le rattachement futur à Deux, Éloques sera toujours là.

L'imposant groupe devait alors s'agencer la Grand Place, pour une parade de la clique et une démonstration des Majorettes comme ce fut le cas aux carroffours importants le long de l'itinéraire.

Responsable : FLAMME Ginette

Habillement : RICHARD Marcelle, REMY Liliane, DELMOTTE Renée, LOUIS Alice

Chef majorette : HAVÉZ Simone

M E M B R E S

ABRAINI Pierrine	' DELEUZE Marie-Rose	HONOREZ Caty
ABRAINI Rosalba	DELPLANCQ Annie	HONOREZ Christiane
BADJIR Adiza	DELPLANCQ Caty	MALAQUIN Marie-Thérèse
BADJIR Fatima	DELPLANCQ Christine	MROZOWSKI Maryline
BINET Betty	DEQUEVY Véronique	MROZOWSKI Valérie
CARON Astrid	DEVAL Patricia	ORMELA Bernadette
CARON Chantal	DITIMOTEO Alida	ORMELA Marie-Jeanne
CARON Sylvie	DUBOIS Nathalie	SANTY Caty
CASTERMAN Caty	DUBOIS Patricia	SOCHA Laurence
DE BIASI Claire	FLAMME Nathalie	VERTRIEST Fabienne
DE BIASI Nora		



Président : DELPLANCQ Joseph
 Secrétaire : BROHEE Marcel
 Chef tambour : ABRASSART Henri
 Chef clairon : DELPLANCQ Freddy

Trésorier : HORLIN Robert
 Tambour-major : MOREAU Josiane
 Habillement : RICHARD Marielle

M E M B R E S

ALLONGUE Henri	DEQUEVY Dominique	MOREAU Jonny
ALU Giovanni	DEVAL André	MORELLE Eric
BROHEE Alain	DHAININ Willy	MORELLE Francis
BROHEE Jean-Paul	DHENIN Michel	MORELLE Jean-Claude
BROHEE Jean-Pierre	DITIMOTEO Aldo	PEPE Gabriel
BROHEE Jocelyne	DITIMOTEO Enrico	POTVIN Robert
BROHEE Marc	DOYE Paul	POTVIN Sylviane
CAMBIER Chantal	DROUCHOUT Jean-Claude	QUENON Marcel
CAMBIER Claudy	DROUCHOUT Jean-Michel	QUENON Michel
CANION Michel	DRUART Ruddy	ROBETTE Georges
CARLIER Annie	DUBRAY Jean-Claude	ROBETTE Henri
CARLIER Freddy	DUPONT Jacques	SAUDOYEZ Christian
CARLIER Jean-Pierre	DUSSART Jean-Marie	SAUDOYEZ Jean-Michel
CARON Astrid	ESTIEVENART Bernard	SAUDOYEZ Willy
CARON Chantal	FANNY Giorgio	SCHUCOMEL Michel
CARON Jean-Claude	GALAZZI Patrick	SMALA Jean-Paul
CARON Robert	GIARDINA Aldo	SMANS Michel
CARPENTIER Christian	GIARDINA Yolanda	STIEVENART René
CARPENTIER Jean-Michel	GOEMAS Francis	STORET Eric
CASTIAU Jean-François	GOEMAS Robert	STRAPPAZZON Roland
COVIAS Alida	HAVEZ Simone	SWARZINSKI Alain
COVIAS Pietro	JOOS Jean-Pierre	TERMULLO Joseph
CUVELIER Yves	JUDICA Jeanny	VACHAUDEZ Dany
DEBRUYNE Hugo	LEBRUN André	VACHAUDEZ Marilyne
DEBRUYNE Hugette	LEFEVRE Francis	VANMEERHAEGEN Jean-Paul
DEHON Olivier	LIMBOURG Patrick	VERMASSEN Pascal
DELROUX Freddy	LORIMIER Michel	VERTRIEST Jean-Claude
DELEUZE Fabian	MALAQUIN Roland	VERTRIEST Pascal
DELHAYE Philippe	MATUCCI Vincent	WANTIEZ Michel
DELPLANCQ Claude	MERLIN Charges	YASKO Edmonde
DENIS Narcisse	MINET Jean-Marie	YASKO Jean-Luc
DENIS Pouplier		

Chantons la clique. Musique de G. Mulpas. Orchestration de Léonard.

On a ré-é dans le vil la-gé, ga^{un} t^{un} de bel las so
so vic-tés, lui re-va-li-ent de cou-ra-a-ge pour ap-por-tér de
la gai-té. Mais ce que nous tou-ne la té-té, le qui tou-jours nous a
a on-quis c'est le ras-sage à ha que fé-té-té d'un grou-pe de joy
eux a-mis. Ô-hé les voi-là, en a-vant au pas.
C'est le dé-fi-le de la
di-que, qui ré-veil-le tous nos quar-tiers, Son a-al-lur est mag
fi-que sa mar-che fi-ère, son port al-tier, bat-tyz kam-bours son-nez clou
-rons, fai-tes vi-ber les en-vi-rons, que cha-cun chanté a-vec ar-deur
vi-ve la clique et haut les coeurs!

C'est sans doute très amusant pour des enfants, des jeunes gens de se retrouver dansant dans les rues ou sur les places publiques, mais ne faut-il pas un sacré courage aux musiciens accompagnateurs, aux moniteurs, aux organisateurs, tous obscurs travailleurs qui forment, guident et conduisent leurs groupes vers le succès, sans autre récompense pour leur dévouement que la satisfaction de servir une belle cause, de remplir une mission sociale importante ?

Et que d'enseignements pour les jeunes qui défilent et les curieux qui les admirent ! : les participations aux rassemblements philanthropiques en faveur de la paix, contre les préparatifs de guerre, l'aide (par la vente, sur les parcours, de billets de tombola) aux déshérités, aux grévistes, etc. ; ne sont-ce point là de magnifiques leçons de civisme, de reconnaissance des devoirs, de solidarité, de pure charité ?



En 1925, deux cafés élougeois seulement (sur plus de 100) possédaient un billard à trois boules : le café de Mlle Léontine et de sa vieille maman - café dit "Chez Dolo", près de la gare, et le "Café Central" sur la Grand'Place, tenu par Omer Plaisant, surtout renommé pour ses cigares "Oméros" fabriqués à la main.

Le jeu de billard était alors considéré comme un sport de luxe, un sport de riche, accessible seulement aux bourgeois, aux employés, aux cadres comme on dit maintenant.

Est-ce à dire que l'ouvrier mineur était imperméable aux subtiles combinaisons nécessaires pour pratiquer ce sport délicat ? Pas du tout ; mais après une rude journée de fond, le sclauneur, le bouveleur ou l'ouvrier à veine avaient-ils encore, dans leurs muscles fatigués, abrutis par la rudesse du travail, la légèreté, la souplesse, la délicatesse indispensables pour réussir un point ?

Et puis, les mentalités étaient ainsi faites : les relations de bon voisinage entre le bourgeois, même petit, et l'ouvrier des fosses semblaient impossibles ; pour le premier, c'était une déchéance de se "commettre avec le menu peuple" ; pour le second, la crainte du mépris et la volonté farouche de n'accepter aucune compromission le maintenaient obstinément dans une réserve à la fois obscure et fière.

Comme les temps ont changé ! Avec l'obligation scolaire et ses conséquences heureuses au point de vue culturel, avec la disparition des charbonnages et la nécessité absolue de se recycler dans des professions exigeant moins de muscles, mais plus de jugement, de raisonnement, les habitants d'Elouges ont pris conscience de leur valeur personnelle, de leur égalité dans la société et de l'inanité de leurs conflits sociaux dans la petite dimension communale.

C'est en 1957 qu'un club de billard s'installa à la Maison du Peuple, sous la présidence de G. Mulpas. Le premier billard fut acheté par la société coopérative, mais devant l'affluence des joueurs, le club acheta un second billard de ses propres deniers. L'installation de cette seconde table nécessita l'agrandissement du café : une grande baie fut percée entre celui-ci et la petite salle occupée jadis le dimanche par les percepteurs des cotisations syndicales et en semaine par les répétiteurs bénévoles et combien dévoués qui initiaient les jeunes candidats instrumentistes aux difficultés du solfège en vue de leur intégration dans la fanfare. Cet agrandissement était bien nécessaire pour accueillir à l'aise la quarantaine de membres inscrits, joueurs et supporters. La soirée du jeudi était consacrée aux entraînements et le samedi aux championnats.

Le billard club de la Maison du Peuple se distingua brillamment dans les concours et tournois organisés avec les clubs similaires des environs (Quiévrain, Dour, Boussu, Hornu, Wasmes, Quaregnon, Jemappes, Frameries, Harchies, etc.) puisqu'il fut couronné champion trois fois consécutivement : en 1957, 1958 et 1959.

1er président : G. Mulpas 1er secrétaire : M. DELBECQ
2ème président : F. STIEVENART 2ème secrétaire : M. DEPREZ
Trésorier : H. HAYEZ

Président : CARLIER Henri (père)
Secrétaire : DELBECQ Marius
Trésorier : BROHEE Marcel

Rois du tir à l'arc

<u>1970</u> : SAUSSEZ René	<u>1978</u> : WATTIEZ Marcel
<u>1971</u> : CARLIER Henri (père)	<u>1979</u> : CARLIER Henri (fils)
<u>1972</u> : COLMANT Henri	<u>1980</u> : LUC Auguste (senior)
<u>1973</u> : WATTIEZ Marcel	<u>1981</u> : CARLIER Henri (fils)
<u>1974</u> : ALLARD Marcellin	<u>1982</u> : GOUSSET Philippe
<u>1975</u> : VANMEERHAEGEN Félix	<u>1983</u> : BROHEE Marcel
<u>1976</u> : ALLARD Eddy	<u>1984</u> : CARLIER Henri (fils)
<u>1977</u> : WATTIEZ Marcel	<u>1985</u> :

Vous savez que ce sport a toujours été pratiqué dans notre commune, aussi bien au Monceau (deux perches derrière le moulin Rondelle, une à la rue Grande et une à la rue de la Fontaine, chez Tachenion) qu'à Elouges (une chez Colas Denis, rue de Dour, une à la "briqueterie Tanta", une dans la prairie Roucou, rue des Canadiens). Toutes ces perches verticales sont aujourd'hui disparues. La rue de la Perche reste toutefois un témoignage de la pratique de ce sport sur le territoire communal.

Si le tir vertical a disparu, le tir au berceau est encore bien vivant de nos jours. Il est vrai que les tireurs modernes possèdent des arcs sophistiqués munis de viseurs, de stabilisateurs, de poulies, etc. qui leur permettent des performances éblouissantes.

Même si les disciples de Guillaume Tell n'étaient pas mieux équipés que leur patron, jusque vers 1950, s'ils n'allaient pas à l'entraînement pendant la semaine - le charbonnage accaparant tout leur temps -, ils n'éprouvaient pas moins de plaisir à se retrouver dans les cafés possédant dans leur jardin un tir au berceau.

A la Maison du Peuple, Henri Carlier, le tenancier du moment, donna à ce sport un essor considérable. Tous les dimanches, de 10 à 12 heures, une quarantaine d'archers tiraient des "bobines" et une fois par mois, un tir aux oiseaux réunissait souvent plus de cent tireurs. Il régnait alors à la Maison du Peuple une ambiance du tonnerre, ambiance que l'on retrouvait aussi lors des crossages au "pailleur".

COMITE DU CERCLE HORTICOLE VERS 1955



ABRASSART Jacques	DEQUEVY Auguste
ABRASSART Jules	DEVRETTE Jules
AMAND Emile	DUFOUR Victor
BECQUET Augustin	HUART Aristide
BIDART Fernand	LOISEAU Georges (père)
BROHEE Marcel	LOISEAU Georges (fils)
CARLIER Henri	PATTE Constant
DAME Robert	PISCART Edmond (absent)
DEHON Noé	ROLLAND Edmond
DELPLANCQ Joseph	

LE CERCLE HORTICOLE

"Le jardinage est l'art de cultiver un jardin" dit Larousse. Mais il n'est pas nécessaire d'être artiste pour l'exercer. Même le mineur, le métallurgiste, habitués à des travaux rudes, exigeant bien plus de force que d'habileté et de finesse, le pratiquaient il y a une cinquantaine d'années, avec autant de succès que de plaisir. La provision de pommes de terre et les légumes récoltés garantissaient l'assiette journalière à toute la famille. Mais là ne résidait pas le principal avantage de cette occupation à la fois saine et lucrative. Peut-être l'ouvrier de fond ne se rendait-il pas exactement compte de l'influence heureuse de cette récréation de plein air ? Pourtant, la vue du ciel lumineux, la douceur de l'air pur, la chaleur des rayons solaires, les chants d'oiseaux autour de lui, la terre généreuse, tout cela contribuait à régénérer son énergie, assouplir son caractère, modeler son âme, à l'enrichir de valeurs que la rudesse de son métier ne lui permettait pas de déceler.

La création d'un cercle horticole ne pouvait que l'éclairer sur les vertus de l'horticulture et fortifier son goût - oh combien naturel ! - pour le plein air. Déjà avant la guerre de 1940-1945, quelques mordus du jardinage (Félicien Joly, Hyacinthe Bruge, Robert Dame) appelèrent à la Maison du Peuple des conférenciers agréés par l'Etat pour conseiller les membres tout de suite nombreux à la conduite intelligente d'un jardin. Après une interruption de cinq ans (1940 à 1945), un second cercle reprit ses activités (présidents : A. Dequévy, E. Piscart ; secrétaire : E. Rolland). Une réunion mensuelle rassemblait autour du conférencier plus de cent auditeurs attentifs à un exposé simple, clair, parfaitement à leur portée et qui leur faisait découvrir tous les avantages que la connaissance éclairée d'une science agréable pouvait leur offrir.

Chaque séance était suivie d'un débat, souvent très animé, et d'une tombola monstre, dont les lots provenaient uniquement des magasins du village (marchandises, bicyclette, meubles, outils, etc.). J'y gagnai un espalier qui est toujours dans mon jardin.

Chaque année, le cercle horticole organisait un tir à l'arc dans les dépendances de la Maison du Peuple, un crossage au "pailler" et un voyage qui conduisait les participants à Lochristi, à Annevoie, etc., tout cela dans une ambiance de fête et de chaude fraternité. Le bénéfice de ces tombolas permettait au cercle de subsidier substantiellement les groupes de la Maison du Peuple (fanfare, chorale, bibliothèque, Maison des Jeunes, etc.) et favorisait l'épanouissement des qualités et des aptitudes de chacun en leur faisant aimer des distractions sereines et des occupations valorisant ceux qui les pratiquent.



Denise Durant, 1^{re} Secrétaire régionale des Femmes Socialistes Prévoyantes



Premier comité :

Présidente : Denise DURANT, première Secrétaire Générale des Femmes Prévoyantes, épouse du gouverneur du Hainaut E. Cornez

Membres : Louise ABRASSART
Mathilde DELCROIX
Zélia DOYE
Louise PROCUREUR

Comité actuel :

Présidente : Mme H. Mulpas

Membres	: J. CANION	F. JOLY
	M. CARLIER	D. RICHEZ
	R. DELMOTTE	M. STIEVENART
	J. DELPLANCQ	V. WANTIEZ

Docteurs consultants successifs : André CAPPELIEZ
Arthur DUPONT
Fidèle DUPOUR
Fidèle STAQUET

Inspectrices et infirmières :

ACTION SOCIALE

Il n'est pas nécessaire de développer ici l'action sociale de la coopérative d'Elouges. Comme toutes les autres coopératives, elle vit naître et se développer les syndicats formés pour la défense des intérêts communs des ouvriers. Tout le monde connaît le poids de ces groupements; l'heureuse évolution des conditions de travail imposées jadis dans les mines et les usines, la diminution du nombre d'heures de travail et le droit de grève en sont d'éclatantes victoires. Le syndicalisme et les coopératives engendrèrent la mise en place de la fédération des mutualités socialistes boraines (centralisation le 28 novembre 1909), qui gère les problèmes de la santé de ses membres, de l'assurance maladie-invalidité et de l'assurance complémentaire (complément de remboursement des visites médicales, des médicaments, de séjours d'hospitalisation, de convalescence, de vacances à prix réduits, d'aide aux handicapés, etc.).

FEMMES PREVOYANTES

En 1922, Arthur Jauniaux, président des mutualités socialistes, crée les Femmes Prévoyantes Socialistes et en 1925, la Maison du Peuple abrite le premier comité des F.P.S. d'Elouges (présidente d'honneur : Denise Durant, épouse du gouverneur du Hainaut Emile Cornez ; Mathilde Delcroix, Louise Abrassart (dite Louise Babette), Louise Procureur et Zélia Doye, ma mère.

Garantes du budget du ménage, garantes aussi de la santé de leur famille, les Elougeoises sont sensibles à l'action des F.S.P. qui accordent aux affiliées une dote au mariage, une majoration de l'allocation de naissance, une layette à la naissance de chaque enfant, etc. Pour le repos d'accouchement, l'hospitalisation en cas de maladie, le veuvage, une indemnité est versée aux affiliées.

A COXYDE, VERS 1930



Parmi les réalisations des Femmes Prévoyantes Socialistes, citons particulièrement les vacances enfantines (ma mère est allée chaque année, avec ses petits enfants de 7 à 14 ans à Coxyde, au Lys Pougé) et surtout la "Coutte de Lait", dont Mme Duras, la vigilante présidente, entourée de ses dévouées collaboratrices actuelles, fêtait en 1980 le jubilé en disant : "Oeuvre précieuse s'il en est, oeuvre riche par son rayonnement généreux, par son soutien permanent, par sa protection inégalée de l'enfant. L'enfant doit être sain, l'enfant doit être gai. Il doit vivre dans une ambiance d'affection profonde ; il doit se sentir aimé et heureux de vivre".

Les Femmes Prévoyantes élugeoises ont très bien compris ces besoins essentiels de l'enfance : amour et joie. C'est pour cela qu'à côté de leur mission première - la santé de l'enfant -, elles organisent, dans les locaux de la Maison du Peuple, diverses activités récréatives pour les mamans et leurs enfants. Tous les deuxièmes mercredis du mois de mai, elles fêtent les mamans, les reçoivent à la Maison du Peuple dans une chaude atmosphère de bonté, d'affection et de respect mutuel. On goûte, on papote, on chante, on regarde un film éducatif, on assiste à une séance théâtrale où l'enfant est roi, on écoute un récital de chansons boraines. Le deuxième mercredi de décembre, Saint-Nicolas reçoit les enfants de toutes les affiliées et vers la mi-carême, un orchestre bénévole (vrai autrefois, aujourd'hui sono !) entraîne dans la salle des fêtes les enfants travestis en des rondes endiablées et des exhibitions chorégraphiques originales, toutes personnelles et charmantes, surtout chez les tout-petits.

FONDS FOSTY

En 1964, la Maison du Peuple accueille le Fonds Fosty, dont le but est de réaliser, quatre fois par an, une collecte de sang en faveur de la clinique de Baudour. A chaque collecte se présentent régulièrement 20 à 25 donateurs bénévoles.

Relever le moral et le courage, donner une nouvelle vigueur à ce qui semblait faible, exténué, par le don de son sang, n'est-ce pas, dans le plus pur désintéressement, une des plus belles images de générosité, de grandeur d'âme que l'on puisse offrir à autrui ?

C O N C L U S I O N

"Le soleil d'hier vous a vus puissants et magnanimes, que sera le soleil de demain ?"

Ainsi parlait Lamartine devant le parlement républicain en 1848. Nous pourrions l'imiter et penser : "Demain, que sera notre Maison du Peuple ?" Et pourtant ... !

La boulangerie a quelquefois pétri plus de 3.000 pains par jour ; elle est disparue ! Aux magasins, parfois trois ou quatre serveuses et un comptable délivraient chaque semaine aux ménagères des tonnes de marchandises ; les magasins sont morts ! La boucherie regorgeait de viandes toujours fraîches, toujours renouvelées ; la boucherie est morte ! Et le salon, cette spacieuse salle de fêtes que tout enfant j'ai connue si belle ... Une superbe fresque de Regnart courait au fronton de la scène, d'un bout à l'autre. Vigoureuse peinture à l'huile de notre grand peintre local, elle symbolisait l'enthousiasme, la joie de vivre. Femmes, enfants, ouvriers en tenue de travail reliés, unis ensemble par une guirlande de fleurs, dansaient, le sourire et le regard en fête. La fresque a disparu ! Sur les pans de murs, entre les fenêtres hautes, les portraits en pied des apôtres du parti socialiste : les Destrée, les Maroille, les Wauters, les Desfuisseaux dominaient la salle bondée lors des réunions politiques, des représentations théâtrales ou des bals. Les portraits ont disparu !

Notre Maison du Peuple se mert ou, du moins, elle est bien malade ! Pourquoi ? Parce que le chômage sape les meilleures volontés ; parce que l'évolution des esprits, des consciences, des mœurs a complètement bouleversé notre manière de vivre ; parce que les médias, les moyens de transport ont désorganisé nos habitudes ; parce que les grandes surfaces et sans doute des erreurs de gestion stagnante, trop bureaucratique - qui ne commet pas d'erreurs ! - ont effrité, démantelé, ruiné nos ventes.

Et aussi parce que les victoires - si dures à gagner ! - des pionniers du socialisme nous ont donné, sans combattre, la réglementation plus rationnelle du travail, la sécurité devant l'accident et la maladie, la tranquillité pour nos vieux jours. Mais ces richesses, si péniblement acquises par les anciens, les purs, nous laisseraient-elles aujourd'hui sans foi, sans courage, avec un certain fatalisme d'attentistes, sans volonté pour continuer la lutte et la remontée vers un idéal de vie toujours plus élevé ? Sommes-nous repus ? N'avons-nous plus la passion du combat pour une cause aussi belle ?

Allez-vous rester passifs, ignorants des forces occultes qui, aujourd'hui comme hier, menacent tous nos acquis sociaux et guettent nos défaillances, nos faiblesses ?

Faut-il capituler devant les menaces à peine voilées des gouvernements que nos erreurs ont portés au pouvoir arbitraire ? Faut-il abandonner sans lutte tous les avantages que nos pères nous ont gagnés par tant de sacrifices ? Faut-il laisser saper et mettre à bas l'oeuvre sacrée de tous ceux dont les noms sont couchés dans ces pages - combien n'en ai-je pas oublié, et je prie leurs enfants et petits enfants de m'en excuser !-

Beaucoup d'entre nous sont trop âgés pour agir encore, mais vous, les jeunes ? C'est de vous, les jeunes, que Daniel Balavoine était l'interprète quand il a dit, avant de mourir dans le désert saharien : "Je me fous de la politique !". C'est votre confession qu'il a criée et cette confession est un cri d'alarme. Pensez-y ! Relevez le gant ! Vous avez, pour vaincre, la plus belle arme : votre jeunesse, et elle est aussi puissante que celle de vos pères, plus puissante même parce que vous êtes plus instruits, infiniment plus instruits. Ce n'est pas parce que vous n'avez pas souffert comme eux, au plus profond de leur misère et de leur dévouement, que vous ne possédez pas la fougue, la force de volonté qui animaient leur courage. Et les ailes de l'espérance peuvent, comme

elles l'ont fait pour eux, vous porter, à travers des moments exaltants, vers un avenir meilleur.

Nous vivons actuellement une crise économique profonde, mais rien n'est jamais définitif.

Si vous voulez répondre à la question de Lamartine "Que sera le soleil de demain ?", si vous le voulez bien - et vouloir, c'est pouvoir - écoutez la voix de vos pères : "Unissez-vous". Avec la somme de vos efforts, de vos courages, de vos audaces, vous relèverez et continuerez l'oeuvre qu'ils ont bâtie pour vous. Dans la société qui se prépare, votre solidarité sera la pierre angulaire de la tâche superbe qui vous attend.

ANNEXES

Tenanciers :

1904 ? : Thérèse Libiez et Jean-Baptiste François (en même temps
gérant de la coopérative)

Florentine Quenon et Félix David

Palmyre Dupont et Barthélémy Allongue (1)

1922-1927 : Augustine Doye et E. Bastien

1927-1932 : Marcelle Dequévy et Albert Sartiaux

1932-1947 : Marcelle Fiévez et Louis Carlier (évacués en France
pendant la guerre de 1940-45, ils furent remplacés
par Angélique Minez et Félicien Joly)

1947-1951 : Maria Dufour et Jules Paradis

1951-1953 : Emilienne Delcroix et Arthur Hubert

1953-1968 : Louise Leclercq et Joseph Delplancq

1968-1978 : Marthe Dussart et Henri Carlier

1978-1982 : Lilliane Rémy et Georget Storez

1982-1985 : Jocelyne Maréchal et Alain Blotiaux

(1) Barthélémy Allongue était aussi président de l'Assistance
Publique, dont Jean-Baptiste Brohée, militant socialiste
passionné, était secrétaire. Barthélémy Allongue fut ap-
pelé "l'pée des poufs", le père des pauvres. A sa mort,
il eut droit à un corbillard tiré par deux chevaux !